

MAGAZINE

OCTOBRE 1933

3^{fr.}
50

BIBLIOTHÈQUE
92, Champs Elysées
PARIS

G. AROU

LILIAN HARVEY

(PHOTO FOX-FILM)

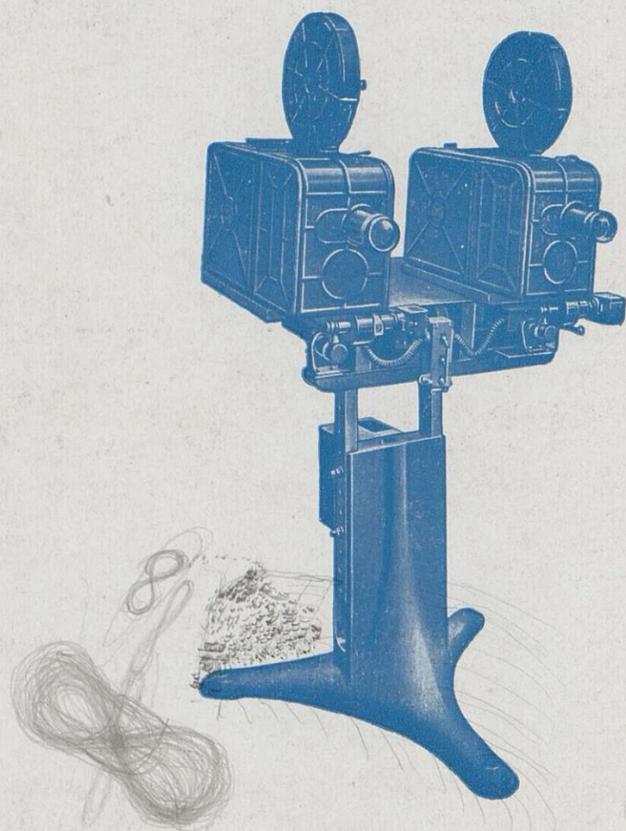
NOTRE CONCOURS:

SI VOUS ÉTIEZ METTEUR EN SCÈNE...!

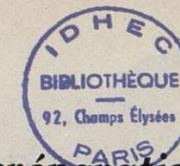
LE POSTE DOUBLE
JACKY-STELLOR

SUR SOCLE FONTE
EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT
DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE

COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ
FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS
ANDRÉ DEBRIE
111-113, rue Saint-Maur
PARIS



En préparation

ANNUAIRE GÉNÉRAL
DE LA
CINÉMATOGRAPHIE
ET DES
INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ÉDITION 1933-34 — 12^e ANNÉE

“ L'OFFICIEL DU CINÉMA ”

IMPORTANT

Tous les membres de la corporation
ont reçu une demande de renseignements.
Il est dans leur intérêt d'y répondre
d'urgence.

Établi avec la précieuse collaboration
du Ministère des Finances,
du Ministère du Commerce,
du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts,
de la Préfecture de Police,
des Légations de France à l'Étranger,
des Chambres de Commerce,
des Associations, Syndicats, Groupements de la Chambre
syndicale française de la Cinématographie et des
Industries qui s'y rattachent.

Édition de CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS (VIII^e). — Tél. : Balzac 24-87

BIBLIOTHÈQUE D'ÈVE

ŒUVRES DÉLICATES À L'ACTION VIVE ET SENTIMENTALE, DÉLICIEUX ROMANS
SIGNÉS DES AUTEURS PRÉFÉRÉS DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES

VIENNENT DE PARAÎTRE :

H.-J. MAGOG
On croit être aimée

PIERRE ALCIETTE
Roman de Maddy

Chaque volume : **5 francs.** EXCLUSIVITÉ HACHETTE

LE DISQUE ROUGE

Des romans d'aventures et d'action d'auteurs les plus connus

VIENT DE PARAÎTRE :

JEAN DE LA HIRE
L'ASSASSINAT DU NYCTALOPE

Le volume : **3 fr. 50.** EXCLUSIVITÉ HACHETTE

EN VENTE PARTOUT ET À
LA RENAISSANCE DU LIVRE, 94, RUE D'ALÉSIA, PARIS (XIV^e)

— Sommaire —

Françoise Rosay	3
<i>Maurice-M. Bessy</i>	
Les Petits Tarzan	4
<i>Ayette Jazarin</i>	
Idéals de beauté	6
<i>J. Roudot</i>	
« King-Kong » et ses secrets	8
<i>Lucienne Escoube</i>	
Comment êtes-vous venu au cinéma :	
Georges Méliès, Marcel L'Herbier et	
Jean Renoir	10
<i>André Robert</i>	
Au cinéma chez « Madame Butterfly »	12
<i>François de Caters</i>	
Souvenirs	15
<i>Pierre Hot</i>	
Le coin des amateurs	16
<i>Pierre Ramelot</i>	
Notre Concours : « Si vous étiez metteur en	
scène »	33
Échos et Informations	34
<i>Lynx</i>	
« La Margoton du Bataillon »	36
<i>Marcel Blitstein</i>	
Des Livres près de l'écran	39
<i>Jacques Sempré</i>	
Quelques Films devant le public	40
<i>Le Fauteuil 48</i>	
Les Films du mois	42
<i>Georges Cohen</i>	
« Ciné-Magazine » à l'étranger	46
Courrier des Lecteurs	47
<i>Iris</i>	
Notre concours : Bulletin de Réponse	48

ÉDITORIAL

« JE suis une évadée... Je suis une évadée ! » chante un de nos grands fantaisistes dans une revue que joue actuellement un théâtre des boulevards. Et Paul Colline, pour le nommer, personnifiant dans cette scène notre Cécile Sorel nationale et internationale, brise les chaînes qui la tenaient captive à la Comédie-Française. Libérée et toute à sa joie, elle se promet de ne plus jouer désormais que ce qu'il lui plaira, où il lui plaira...

J'imagine fort bien Maurice Chevalier fredonnant le même refrain à la descente du train transatlantique qui vient de le ramener à Paris. La première déclaration de « notre Maurice », aussi national et international que peut l'être « notre Cécile », fut en effet à peu près ceci : « Je ne suis plus lié par aucun contrat et je ne m'engagerai plus dorénavant que film par film, ceci afin d'avoir la possibilité de choisir mes scénarios et de ne plus interpréter que ceux qui me paraîtront s'adapter à mon tempérament. »

J'avoue que Maurice Chevalier m'est devenu subitement très sympathique. Voilà qui pourrait servir d'exemple à quelques grandes vedettes ou metteurs en scène que nous avons trop souvent entendus se plaindre d'un scénario imposé.

Le grand ingénu que semble souvent être Maurice Chevalier est beaucoup plus réfléchi qu'on pourrait le croire. Il a senti qu'il était temps pour lui de ne plus compter uniquement sur la sympathie du public, mais au contraire qu'il fallait maintenant le retenir et ne plus collaborer qu'à de très bons films.

Elle est révolue l'époque où le seul nom d'une grande vedette suffisait à attirer la foule, quelle que soit la qualité du film ! Mais quel succès, par contre, remportèrent et remportent encore plusieurs bandes dont les interprètes nous étaient inconnus. Faut-il citer : *Scarface*, *Lady Lou*, *Chercheuses d'or*, *Back Street*, etc... ?

Il y a quelque chose de changé dans les aspirations du public. Il faut féliciter Maurice Chevalier de l'avoir compris. ANDRÉ TINCHANT.

Françoise
ROSAY

FRANÇOISE ROSAY est un « cas » cinématographique. Car il existe deux Françoise Rosay, celle de l'écran, distinguée, autoritaire, un peu distante, à qui on n'oserait adresser la parole qu'en baissant la voix, tellement elle surprend et impressionne. Puis l'autre.

La Françoise Rosay du « côté cour », sans cesse souriante et vive, qui parle, rit, s'agite. Alors l'esprit s'envole, fuse de tous côtés ; c'est comme un magnifique éclat de rire qui se disperse et vient vous caresser.

De formation théâtrale, sans doute, mais dont il ne subsiste point les ornements empruntés et agaçants, Françoise Rosay apparaît peut-être, au premier abord, très « grande dame », parce que la scène et l'écran l'ont voulu ainsi, mais sa nature réelle est demeurée d'une simplicité spécifique et très belle, à laquelle s'ajoute encore un désir très vaste d'amabilité.

C'est à ce moment qu'il faut songer que Françoise Rosay s'appelle aussi Françoise Feyder, qu'elle est l'épouse et l'interprète du plus grand des metteurs en scène français. Cet homme qui « sur le plateau » l'intimide, dont elle suit scrupuleusement les avis et les conseils, elle l'a accompagné dans ses succès, depuis *Gribiche* jusqu'à *Si l'Empereur savait ça*, jusqu'au *Grand Jeu*, où elle créera un personnage étrange, presque mystérieux, un personnage lent, comme on n'a plus l'habitude d'en voir attribuer !

Oubliés déjà *Soyons gais*, *Le Petit Café*, *Le Rosier de Mme Husson*, *Papa sans le savoir*, *La Chance*, *La Poupouzière*, etc., pour en arriver au film d'aujourd'hui. Non pas le film d'aujourd'hui, mais les films ! Car ils sont nombreux : *Coralie et Cie*, *L'Abbé Constantin*, déjà réalisés ; *Les Amours du Prince de Coburg*, qu'elle termine à Berlin, avant ses scènes du *Grand Jeu*. Ensuite un autre film encore, probablement avec Bernard Deschamps. Puis, sur la scène, la création avec Victor Boucher de la pièce nouvelle d'Édouard Bourdet... Vaut-elle s'arrêter enfin ? Françoise Rosay parle, de cette voix si curieuse, remplie à la fois de charme et d'ironie. Elle est un personnage comme les aiment les humoristes, parce qu'elle appartient entièrement à la vie et qu'elle se plaît à en accentuer les fantaisistes détours.

Qu'on y songe avec attention, et on s'aperçoit qu'elle possède un bagage artistique immense ; pourtant on oublie ses succès au Conservatoire, son activité théâtrale à l'Odéon, à l'Opéra aussi.

On oublie qu'elle a abandonné la scène pour l'écran, où son... rôle, c'est le cas de le dire, a été considérable. N'incarne-t-elle pas un personnage presque unique. Cherchez plutôt qui pourrait la remplacer dans un des films qu'elle a tournés, et vous découvrirez qu'elle est irremplaçable ! Où retrouver pareille sensibilité accolée à autant de distinction, pareil naturel, et soudain un sens comique intuitif, étincelant ?

Car elle est tout cela, avec autorité, activement, et aussi avec une élégance qui ravit.

Veut-on l'étudier de plus près, et on découvre sous sa plume toutes ces expressions que l'on n'utilise que rarement, que l'on réserve à ceux et à celles dont le talent est consacré ; on parle de « classe » d'« abatage », de « distinction ». Elle ferait pâlir de rage celui qui déclara un jour que la femme ne possédait qu'un synonyme : faiblesse.



Elle, au contraire, est forte ; elle est forte parce qu'elle imprègne tout ce qui l'entoure d'un humour perpétuel, mordant, direct. Mais, si elle accuse les reliefs, si elle évite les sentiers battus, elle le fait avec une poésie admirable et souriante. Je crois qu'on peut aimer se faire dire des méchancetés, de gentilles rosseries par Françoise Rosay, parce qu'elle le fait avec légèreté, avec charme.

Soudain, au milieu du monde cinématographique, dont elle est une des personnalités les plus sincères et les plus justement appréciées, elle paraît toute surprise de s'entendre dire qu'elle est une vedette.

C'est le propre des gens intelligents, des gens d'esprit, de redouter eux-mêmes leur intelligence et leur esprit. Hasardez-vous à dire :

— La critique est pour vous excellente dans tel film...

Elle reprend avec un sourire de joie :
 — Est-ce possible ! J'en suis heureuse...

On croit qu'elle vit avec « allure » et, en réalité, elle ne fait confiance qu'à la vie, parce qu'elle sait se parer de mille couleurs. Tout en elle respire la joie, l'allégresse. Sa voix, elle aussi, fait plaisir.

Ses mains soulignent ses paroles, de longues mains qui vivent et dont l'agitation trahit une nature complète, décisive, une « tête ».

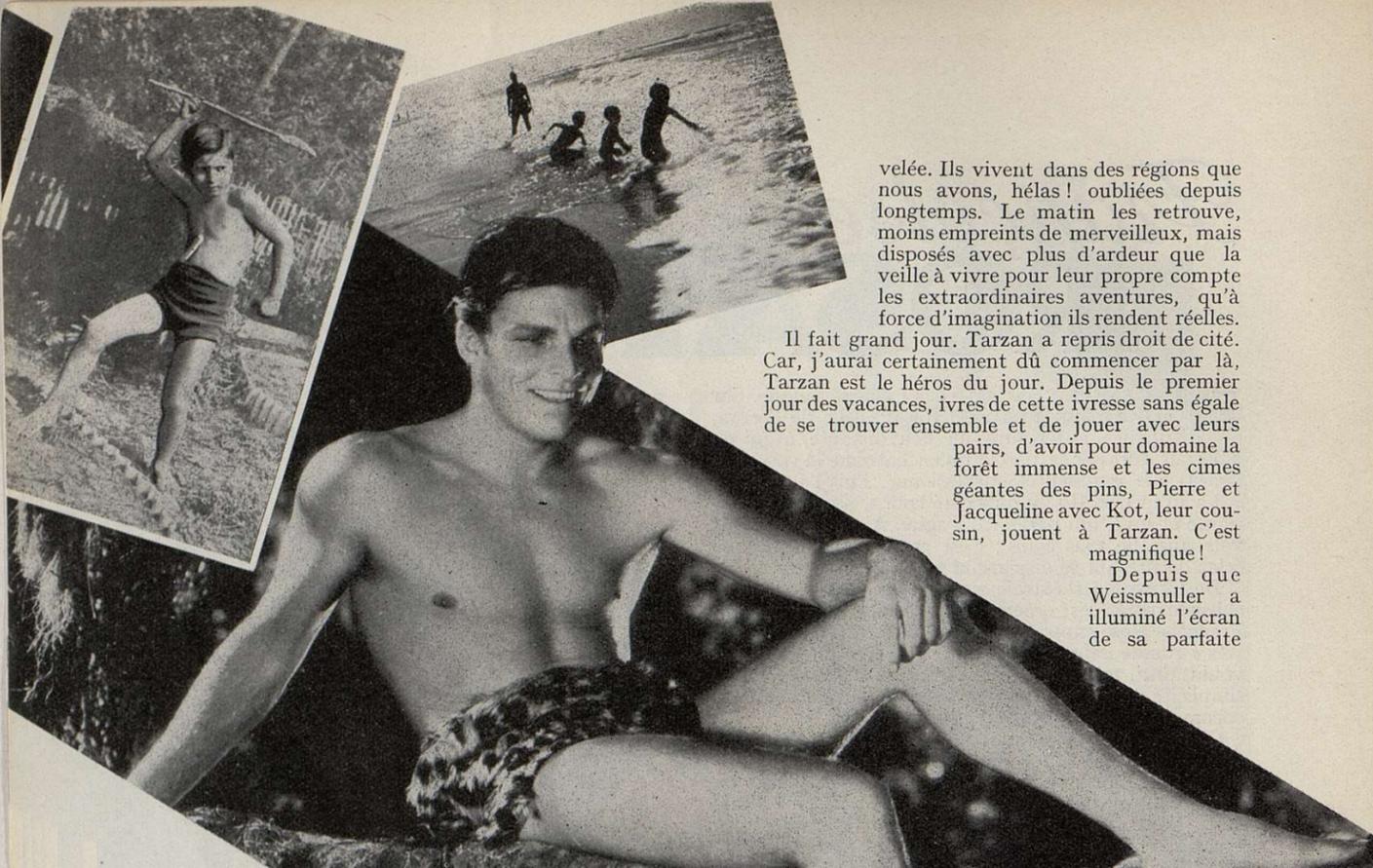
Et on ne peut pas en dire autant de bien des vedettes !

MAX LABICHE.

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.
 BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.
 ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm) : Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.
 — (Pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
 Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.
 Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).



LES PETITS TARZAN

— JACQUOTTE, j'ai demandé pour toi une photographie de Pierre Blanchar. Dès que je serai rentrée à Paris, je te promets de l'envoyer. Une photo pour toi toute seule, avec ton nom dessus...

Jacquotte rougit de plaisir et de surprise. Elle est à la fois confuse et ravie. Le soir venu, la joie causée par la perspective de la photographie n'a pas diminué, bien au contraire.

Pierre questionne :

— Pourquoi maman a-t-elle demandé une photographie de Pierre Blanchar pour toi ? Pourquoi pas pour moi ?

— Parce que moi, je l'aime, et puis toi, tu ne le connais pas.

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Mais moi je l'ai vu. Je l'ai vu dans *Les Croix de bois*, et puis aussi dans *Le Joueur d'échecs*.

— Raconte pour voir !

La sollicitation est inutile. Jacquotte, empreinte d'un sujet palpitant, qu'elle a vu il n'y a pas très longtemps encore, raconte avec force détails l'histoire terrible du *Joueur d'échecs*. L'automate qui tombe sous les fusils remplit Pierre d'horreur. Le sommeil étant survenu, impérieux, la mécanique qui travaille sans arrêt dans les jeunes cerveaux continue durant la nuit. Le sommeil de Pierre et Jacqueline est une féerie sans cesse renou-

velée. Ils vivent dans des régions que nous avons, hélas ! oubliées depuis longtemps. Le matin les retrouve, moins empreints de merveilleux, mais disposés avec plus d'ardeur que la veille à vivre pour leur propre compte les extraordinaires aventures, qu'à force d'imagination ils rendent réelles.

Il fait grand jour. Tarzan a repris droit de cité. Car, j'aurai certainement dû commencer par là, Tarzan est le héros du jour. Depuis le premier jour des vacances, ivres de cette ivresse sans égale de se trouver ensemble et de jouer avec leurs

pairs, d'avoir pour domaine la forêt immense et les cimes géantes des pins, Pierre et Jacqueline avec Kot, leur cousin, jouent à Tarzan. C'est magnifique !

Depuis que Weissmuller a illuminé l'écran de sa parfaite

beauté, les pe-

tits « pensent »

Tarzan et « vi-

vent » Tarzan. Avant la pé-

riode magique des vacances,

il fallait un peu plus d'ima-

gination. On avait ni forêt,

ni arbres, ni liberté. Mais

aujourd'hui on a tout ce qu'avait Tarzan pour

vivre heureux.

Encore en pyjama, assis sur son lit, Pierre

rêve pour n'en point perdre l'habitude. Jac-

quotte est déjà levée, presque prête.

— Dis, maman ? Lorsque Tarzan est tombé

dans la fosse du gorille, ce n'est pas un vrai

gorille avec qui il se bat ?

— Mais non, Pierre, ce n'est pas un vrai gorille.

Tu vois d'ici le combat si Tarzan s'était trouvé en face

d'un vrai gorille...

— C'était peut-être un homme qu'on avait mis dans

la peau du gorille, dis, maman ? Il y avait bien quelqu'un

dedans, puisqu'on voyait le sang qui coulait...

Jacquotte guette sur mon visage la réponse qu'elle

va lire. Elle a deviné, bien sûr, qu'il n'y a pas d'homme et que je vais répondre dans ce sens. Supérieure, elle me devance :

— Mais non, ce n'est pas un homme. Il aurait mieux valu tuer un signe qu'un homme.

Pierre reste rêveur. Puis enfin :

— Si c'était pas un homme... c'était peut-être un automate !

Pauvre joueur d'échecs !

— Aaaaôa... ah ! aaaaaoôa... a... ah !

Jacquotte et Pierre sursautent. D'une seule voix ils crient :

— Tarzan !

Puis ils sortent de la maison en ouragan. Ils se précipitent. Dans l'allée, en face d'eux, Kot arrive. Il s'annonce avec le seul cri digne de lui, celui de Tarzan. Pierre et Jacquotte répondent. Pour être impartial, il faut reconnaître que le cri de Kot est beaucoup plus parfait. Car Jacques n'est plus le charmant garçonnet qui va sagement en classe. Il n'est plus Jacques. Il n'est plus Kot, le délicieux gamin aux cheveux en broussailles, il est Tarzan !

Sa supériorité de garçon de dix ans est incontestable. Les petits, qui ne comptent que huit étés, suivent son impulsion. A peine se rebellent-ils parfois contre une autorité par trop active.

— C'est toujours toi Tarzan ! proteste Jacquotte, jamais aux autres.

— Mais qui serait Jane ? demande-t-il logique. Tu es la fille, c'est moi qui dois être Tarzan. Je sais grimper aux arbres, moi !

C'est encore vrai. Kot grimpe aux arbres comme un singe. Cela lui vaut de la part des autres une envieuse admiration.

— Tant pis, dit Pierre, pour aujourd'hui. C'est un peu à nous d'être Tarzan.

Alors Jacques, dédaigneux et superbe :

— Comment veux-tu être Tarzan ? Tu ne sais même pas faire le cri.

Brouille passagère. Le soir même, Jacquotte, rendue plus in-

dulgente par ses prouesses dans l'eau, dont elle a le droit d'être fière, sentant obscurément bouger en elle une parcelle du génie de nageur de Weissmuller, consent :

— Je veux bien être fiancée encore.

Sincère, elle ajoute :

— C'est vrai, tu sais, maman. Il n'y a que lui qui sait bien faire le cri.

Le lendemain, Kot paraît au bout de l'allée. Il s'annonce :

— Aaaaôa... ah ! aaaaaoôa... a... ah !

Jacquotte et Pierre se précipitent.

— Aaaaôa... ah ! aaaaaoôa... a... ah !

La journée sera une fois de plus consacrée à Tarzan. Au cours du déjeuner, Pierre demande :

— Tonton Yves devrait nous installer des trapèzes dans les pins. Comme ça, on pourrait sauter d'un arbre à l'autre comme faisait Tarzan. Lui, il en avait des trapèzes, c'était plus commode, les arbres étaient si grands !

Candeur admirable, jointe à un sens précis de l'observation.

Tarzan est le héros du jour, rien n'est plus beau que lui, rien n'est plus magnifique que sa vie, aucun idéal ne vaut le Dieu. La vie physique, naturelle, un corps rompu à tous les exercices, pourvu que ce que l'on fait le soit très bien (pas de médiocrité surtout !). Mais, avant toute chose, cet ascendant mystérieux sur la nature et les siens, sur les grands fauves dociles et les éléphants monstrueux, cette royauté incontestée, cette royauté sans sceptre qu'un seul cri, cri d'appel et de ralliement, affirme dans un royaume sans limites.

Rien de plus beau. Rien de plus enivrant.

— Aaaaôa... ah ! aaaaaoôa... a... ah !

La nuit, Pierre, Jacques et Jacqueline entendent en songe le magique cri d'appel :

— Aaaaôa... ah ! aaaaaoôa... a... ah !

Les bébés écoutent tout en jouant, préoccupés, semble-t-il, de tout autre chose. Violette, cependant, se suspend à une branche basse comme à un trapèze. Ses yeux qui rient et son sourire malicieux disent qu'elle compte sur un effet :

— Je fais Tarzan ! annonce-t-elle.

Les presque trois ans de Violette disent : « Je fais Tarzan », comme ils disent : « Je fais dodo ».

O cinéma !

ARLETTE JAZARIN.



Au centre, Buster Krabbe, autre « Tarzan », entouré de quelques-uns de ses jeunes adeptes au cours de leurs ébats.

IDEAL DE



BEAUTE FEMININE



BEAUTÉ féminine ! Mots prestigieux ! Mots aussi remplis d'espoirs, de déceptions, de joies ! Mots qui souvent vous subjuguèrent certainement, vous, lectrices, et vous aussi, lecteurs ! Mais vous êtes-vous déjà demandé en quoi consiste exactement la beauté féminine ? Quelles sont les qualités physiques et morales qu'une femme doit avoir pour être qualifiée de belle ?

Bien entendu, des traits réguliers, un corps aux lignes harmonieuses se font remarquer et sont de première importance. Mais à Hollywood, où nous avons recueilli quelques avis, la beauté est un véritable culte. Et ces qualités pourtant essentielles ne sont pas suffisantes.

La camera enregistre crument chaque qualité et chaque défaut, analyse chaque détail avec la minutie d'un docteur examinant un grand malade.

Edwige Feuillère et Greta Garbo, deux types de beauté différents, sinon opposés. Mais toutes deux n'ont-elles pas yeux, nez, bouche et maintien parfaits ?

La beauté joue un rôle extrêmement important au cinéma, mais il n'empêche que chaque producteur, chaque metteur en scène, chaque acteur a ses idées personnelles sur cette question.

Voici d'ailleurs un lot d'opinions que nous avons réunies pour vous !

Lionel Barrymore, qui n'est pas seulement un grand acteur et un metteur en scène de qualité, mais aussi un peintre et un dessinateur de grand talent, pense qu'il est impossible d'établir un idéal de beauté féminine : « Pour chaque femme, la beauté est un nouveau problème. Une femme dont le nez sera imparfait vous donnera néanmoins une im-

pression de grande beauté, parce qu'elle a une personnalité dominante. Une autre femme pourra être nantie d'aussi brillantes qualités, mais ne pourra dissimuler que ses mains sont inélegantes. Une autre femme encore complètement démunie d'individualité possédera un physique si parfait que vous ne vous en apercevrez pas. Comme je l'ai déjà dit, on ne peut établir un idéal ; la beauté féminine est une chose trop étrange. » Et Lionel Barrymore termine par cette phrase pleine de sagesse : « Il est probable, d'ailleurs, que, si nous pouvions définir la beauté, elle perdrait pour nous beaucoup de son charme. »

Les yeux, voilà sur quoi Jean Hersholt, lui, reporte la beauté d'une femme :

« Je n'ai jamais rencontré une femme dite belle et dont les yeux ne soient pas expressifs, remarque cet acteur de composition. Et si vous considérez la plupart de nos vedettes de l'écran, Greta Garbo, Hélène Hayes, Joan Crawford, Kay Francis, Janet Gaynor, Norma Shearer, vous remarquerez que leurs yeux constituent une grande partie de leur charme. Lorsque je suivais les cours de l'école des Beaux-Arts de Copenhague, notre plus parfait modèle pour le « corps » était une femme que personne n'aurait appelée une beauté, et nous ne peignions jamais son visage. Ses traits étaient réguliers, mais ses yeux, petits et durs, détruisaient tout son charme. Et, à mon sens, une femme, pour être belle, doit avoir de beaux yeux. »

L'avis de Clark Gable, nouvelle idole des ferventes du cinéma, était intéressant à connaître. Et Clark Gable donne une importance de premier ordre au maintien d'une femme ; d'après lui, elle doit posséder une parfaite aisance de



*A qui donner la palme ?
A la pétillante Lupe Velez ?
A la calme et distinguée
Norma Shearer ? Mais
pourquoi pas aux
deux ?*



mouvements si elle veut être belle ; elle ne doit pas seulement marcher gracieusement, mais avoir des mouvements assurés et libres de contrainte... Mesdames, surveillez votre démarche !

Rod La Rocque, qui a épousé Vilma Banky, certainement l'une des plus belles femmes de l'écran, prétend que la beauté réside surtout dans la tranquillité de l'esprit.

« Il est certain, remarque-t-il, qu'une mégère n'a jamais été considérée belle. Le charme d'un beau nez, d'une bouche aux doux contours, est rapidement effacé par un rictus de colère. Et l'illusion ainsi perdue n'est jamais retrouvée. »

Deux metteurs en scène, Sam Wood et Cedric Gibbons, se rangent aux côtés de Rod La Rocque dans cette discussion sur la beauté féminine :

« La beauté à l'écran est, en majeure partie, une illusion créée par une femme intelligente, dit Sam Wood. Si l'on devait faire collection des nez imparfaits, des bouches disgracieuses et de toutes les autres imperfections des « beautés » d'Hollywood, la collection serait imposante. Mais, du moment que la femme possède une personnalité assez brillante pour dissimuler cette imperfection, celle-ci ne devient qu'un charme de plus. »

Quant à Franchot Tone, — nouveau venu et future vedette, — il est d'avis qu'une belle bouche est la chose la plus importante dans la beauté d'une femme.

L'attention du spectateur est naturellement attirée, avant tout, par la bouche de la personne qui parle.

Ainsi, une femme, pour plaire à l'univers entier, devrait-elle réunir à d'innombrables qualités physiques de nombreuses qualités morales.

Est-ce possible ?

J. ROUDOT.

On se plaint souvent que les films d'aventures aient disparu depuis l'avènement du micro; on explore aussi le manque de recherches techniques. *King-Kong* contentera et les amateurs d'exploits fabuleux, et ceux qui rêvent aux possibilités infinies de la camera.

King-Kong, qui procède du même esprit que cette réussite du « muet » que fut *Le Monde perdu*, est, dans son genre, une sorte de monstrueux chef-d'œuvre. Le perfectionnement technique a rarement été poussé aussi loin. Nous voyons de nos propres yeux des animaux fabuleux, décrits comme appartenant à la préhistoire, et nous les voyons vivre, lutter et mourir devant nous. Bien plus, le gigantesque *King-Kong* circule dans les rues de New-York, semant l'effroi, la panique et la mort... Il faut le voir détruire à coups de poings rageurs un métro aérien, alors que les voyageurs, paisibles l'instant précédent, hurlent d'épouvante. Le plus saisissant, c'est peut-être la vision de cette jeune femme ensommeillée, couchée, rêveuse... une énorme main passe par la fenêtre... La voilà dans la paume de Kong, elle est folle d'épouvante; alors le monstre ouvre la main, et le corps tombe du haut d'un quarante-sixième étage.

C'est dire que *King-Kong* n'est pas un spectacle pour enfants nerveux et même pour enfants tout court. Si nous nous réservons sur de telles scènes qui sont parfois légèrement exagérées dans l'horreur, — sans cependant nous inspirer d'effroi, mais plutôt un vague dégoût, — nous ne pouvons, par contre, qu'admirer la formidable technique de la réalisation.

Et l'on se demande, non sans perplexité, comment a-t-on pu accomplir un tel tour de force ?

Et *King Kong* parle... ou plus exactement il rugit, grogne, pousse de rauques exclamations de colère ou de crainte. Après maintes

KING KONG

et ses

expériences, les rauquements se trouvèrent être dus au martèlement d'une poitrine de bonne volonté... quelque assistant du metteur en scène offert ainsi en sacrifice à l'animal monstrueux; quant aux rugissements, ce furent le résultat d'une sorte de cocktails de « sons ». Un bon studio ayant dans ses armoires, en « conserves », le rugissement du tigre, du lion, le barissement de l'éléphant, etc., on fit donc un « mélange » très savamment gradué !

Et ce n'est là qu'un très mince aperçu des trouvailles sonores qu'il fut nécessaire d'employer pour animer les monstres d'autrefois, les faire marcher, sauter, lutter, respirer, se plaindre, hurler... et mourir...

Mais les difficultés sonores n'étaient qu'une partie du problème... Il y avait les difficultés visuelles !

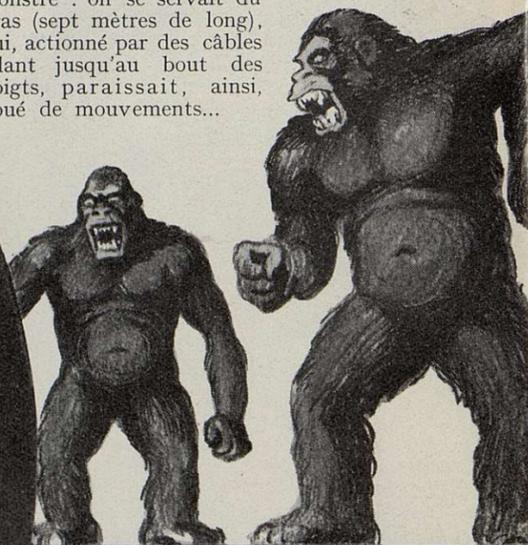
Pendant des mois, — car un tel film nécessite des mois de patients travaux, — les spécialistes de R. K. O. travaillèrent en secret. Peu à peu, on créait *King-Kong*, le gorille monstrueux, la Bête, vaincue par la Belle.

King-Kong mesurait quinze mètres de haut. Sa tête seule faisait plus de deux mètres; c'était le plus effrayant orang-outang que la terre ait jamais porté, depuis le Déluge. Les plus grands anthropoïdes reculeraient devant ce frère gigantesque.

Mais il n'y eut pas qu'un *Kong*, cette énorme masse étant par trop difficile à animer... On en construisit plus de soixante-dix... oui, vous avez bien lu ! Soixante-dix monstres variant de trente centimètres aux quinze mètres indiqués plus haut. Ainsi se servait-on de *Kong* de taille variable suivant les scènes à réaliser, ou, encore, c'est par « morceaux » qu'on employait le singe géant :

telles les scènes où *Fay Wray* est tenue dans la main du monstre : on se servait du bras (sept mètres de long), qui, actionné par des câbles allant jusqu'au bout des doigts, paraissait, ainsi, doué de mouvements...

Ci-dessous, *Fay Wray* est portée par la main monstrueuse de *Kong*.



KONG

Secrets

Enfin ce monstre effrayant ne terrifia chacun des acteurs que de son ombre et du mystère qui planait autour de lui. En effet, les scènes où il paraissait étant presque toutes tournées avec le procédé de la double exposition, c'est le vide que fixaient les yeux épouvantés des personnages.

Car Merian C. Cooper, le metteur en scène, et ses techniciens, travaillant pendant des mois dans le plus grand secret, ne permirent même pas aux interprètes du film d'assister aux projections des scènes tournées dans la journée.

King-Kong est demeuré, au studio comme dans le film,

solitaire... Et *Fay Wray* n'a jamais vu se dresser devant elle le mufler monstrueux de la Bête effroyable... Elle pourra, maintenant, en assistant à la projection du film, avoir peur tout à son aise, et, qui sait, penser, avec un frisson rétrospectif : « Je ne sais qu'aujourd'hui ce à quoi j'ai échappé. » Étrange situation, possible seulement dans ce domaine de la fantasmagorie qu'est le cinéma. Ne permet-il pas, en effet, de voir les rêves les plus insensés se réaliser, de voir, venu du fond de l'ombre de la préhistoire, *King-Kong*, l'orang monstrueux, soumis au jeu étrange, merveilleux, qu'est l'ingéniosité des hommes ?

LUCIENNE ESCOUBE.



Comment êtes-vous venu au Cinéma?

Enquête d'André Robert

Le cinéma est un art jeune. Naguère attraction à succès des fêtes foraines, curiosité des grands boulevards, il a grandi terriblement vite. Aujourd'hui, il s'est imposé dans nos mœurs, il a pris place dans notre vie quotidienne, et pourtant on oublie trop volontiers de tirer réflexion de cette révolution, d'étudier les cadres de ce que l'on pourrait appeler l'un des « faits nouveaux » du siècle.

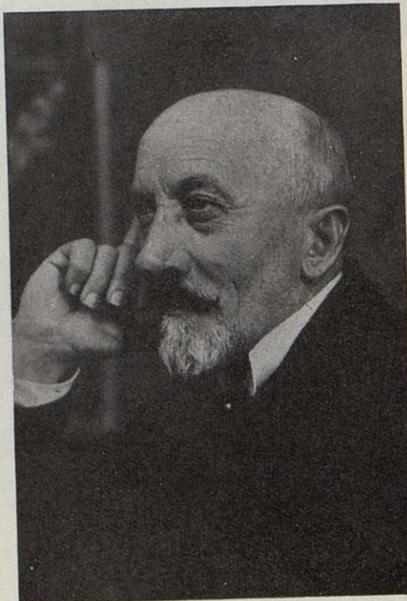
Certes il existe des histoires de cinéma, mais le plus souvent elles ont été écrites sans aucun souci de l'évolution, de l'analyse des progrès techniques, de la formation artistique des metteurs en scène. Aussi avons-nous interrogé sur leurs débuts quelques éminents réalisateurs et souhaitons-nous au lecteur les mêmes émotions que nous avons ressenties en recueillant ces vieux souvenirs qui n'ont pas trente ans...

GEORGES MÉLIÈS

Créateur du spectacle cinématographique.

J'ÉTAIS depuis 1888 directeur-propriétaire du théâtre Robert-Houdin. J'y donnais des séances de prestidigitation, comme je l'avais déjà fait au théâtre de la Galerie Vivienne et au Cabinet Fantastique du Musée Grévin. Un jour, M. Antoine Lumière père, qui était un de mes amis et un de mes voisins, — Robert-Houdin était 8, boulevard des Capucines, et le Grand Café, 14, boulevard des Capucines, — vint me trouver : « Êtes-vous libre ce soir, Méliès ? — Mon Dieu, oui. — Eh bien, venez donc au « Salon Indien », je vous montrerai quelque chose qui vous intéressera sûrement. »

C'était le 28 décembre 1895. J'arrivai dans un modeste sous-sol du Grand Café, — qui n'était devenu « Salon Indien » que dans un but publicitaire, — et je rencontrai là Clément Maurice, ami de Lumière, qui avait obtenu la concession de la salle pour un an, dans des conditions extrêmement avantageuses : 25 francs par jour, si j'ai bonne mémoire. La représentation, qui ne durait pas tout à fait une demi-heure, comprenait notamment « la partie de cartes » et « la sortie des usines Lumière de Lyon-Montplaisir ». Je fus littéralement stupéfait en voyant les personnages s'animer sur l'écran. Je connaissais, bien entendu le kinétoscope d'Edison, dans lequel, en introduisant une pièce de 10 centimes, on pouvait voir une courte bande animée, mais projeter devant toute une salle, sur un écran, ce qu'une seule personne pouvait voir auparavant était vraiment magnifique!... Dans mon enthousiasme, j'assistai à trois représentations consécutives et, à la fin de la soirée, j'allai trouver M. Lumière pour lui acheter son procédé. Mais il ne voulut rien savoir. J'eus beau lui proposer des sommes considérables pour l'époque, il me répondit : « Le cinématographe est un instrument de recherches scientifiques. Mon brave Méliès, qu'allez-vous imaginer ? En refusant de vous vendre mes brevets, je vous économise de l'argent. » C'était vrai en un sens. Je ne fus pas long à comprendre le principe de la projection animée



Georges Méliès.

et me mit à la recherche dans tout Paris de bandes d'Edison, que je remontais, de manière à pouvoir les projeter. J'eus la chance d'en trouver une vingtaine, et le public leur fit le meilleur accueil. Cependant j'avais réussi à mettre au point un appareil de prises de vues et, dès la fin d'avril 1896, je pouvais présenter des films que j'avais conçus et réalisés de toutes pièces : bien entendu, il y avait « une partie de cartes », « un arroseur arrosé » — tous les premiers réalisateurs ont fait des arroseurs, arrosés, il y en eut au moins trente ! — auxquels j'avais ajouté une des scènes qui faisaient mon succès : « l'escamotage d'une dame à Robert-Houdin ». Vous savez comment, par un hasard providentiel, un appareil bloqué pendant une prise de vues place de l'Opéra me fit découvrir le truquage, — un omnibus se trouvant remplacé par un corbillard à la projection, — et me permit de réaliser quelques centaines de films, des opérettes, des drames, des reconstitutions historiques, et surtout mes féeries à travers l'impossible. Et, à notre époque, quel est donc l'homme qui pourrait vivre sans féerie, sans un peu de rêve ?

MARCEL L'HERBIER

En 1914, je détestais le cinéma. Je pourrais même dire que j'éprouvais la plus profonde horreur pour la photographie. La mobilisation vint me surprendre, comme je terminais mon doctorat en droit, et je partis... Deux ans plus tard, je vis le film dont tout le monde parlait alors : *Forfaiture*. La mise en scène de Cécil B. de Mille, le talent de Sessue Hayakawa et de Fannie Ward furent loin de me laisser insensible, et je trouvais même trois ou quatre accents qui me firent espérer en un art nouveau. Sur ces entrefaites, je fus versé à la section cinématographique de l'armée, où je devais rester jusqu'à la fin de la guerre. Le simple souvenir de tous ces carnages, des bombardements transformant une plaine en une immense écumoire, l'évocation de ces prises de vues après la bataille, de ces documents effroyables qui n'ont jamais été projetés que dans les grands quartiers généraux, suffirent pour vous faire comprendre tout le tragique de mon éducation cinématographique. On présenta à cette époque *Les Vam-*

pires avec Musidora et, de même que j'en appréciais vivement le côté populaire, je pouvais me convaincre de l'avenir du cinéma et de ses immenses possibilités. Donner par exemple une valeur psychologique à un simple mouvement de sourcils, voilà ce que le théâtre ne pouvait faire. L'idée me vint alors d'écrire des scénarios. On venait de présenter *Christus et Cabiria*, de Gabriel d'Annunzio, avec le plus vif succès; le Ministère envisageait la réalisation de films de propagande : j'écrivis *Geneviève de Paris*, une manière de fresque, une illustration de la vie de sainte Geneviève. Le film devait être réalisé par Bernard-Deschamps et Jacques de Baroncelli, mais, faute d'argent, il ne vit jamais le jour. Pour Mercanton et Hervil, j'écrivis alors *L'Ange de Minuit* et *Le Torrent*, — une transposition de la guerre, — dont le personnage principal était une rivière de montagne, le Saut-du-Loup. J'avais composé ce scénario sous l'influence de ce que je pouvais voir au front, et *Le Torrent* fut sensiblement modifié; le Saut-du-Loup resta seulement un personnage accessoire. Il est vrai que les querelles d'auteurs n'existaient pas encore au cinéma, et personne ne songea à un arbitrage! Mon premier grand succès de scénariste fut *Bouclette*, qui bénéficia d'une interprétation extraordinaire avec Signoret, Jaque-Catelain, Louise Lagrange, Simone Genevois et Suzanne Delvé. Pour la première fois dans un film, on voyait une grande revue. On tourna en effet les principales scènes du Casino de Paris, animées par Gaby Deslys. Le scénario m'était payé 500 francs et 0 fr. 10 du mètre de pellicule. On tira un si grand nombre de copies de *Bouclette* qu'en définitive je gagnai 12.000 francs avec mes deux sous du mètre! Je rêvais depuis longtemps d'un film de surimpression, et je commençai *Fantasme*, qu'en principe je destinai à Roger Karl et Jaque-Catelain. Mais nous sommes en septembre 1918. La permission est supprimée et, quand survint l'armistice, *Fantasme* était bien loin de mes occupations. Avec la paix, je pus enfin réaliser mes rêves et devenir metteur en scène. En participation avec la maison Gaumont, — chacun des deux associés versait 30.000 francs (quant à moi, c'était toute ma fortune), — je dirigeai *Rose France*. Le sujet était boiteux, car il s'agissait là d'un film de propagande qui, n'ayant plus sa raison d'être en temps de paix, fut modifié au début même de sa réalisation. *Rose France* fut accueilli par un nombre incalculable de sifflets, mais me valut une commande de la maison Gaumont, *Le Bercail*, de Bernstein. Ma formation, le milieu dans lequel je vivais aux côtés de Canudo, de Salmon, — la belle époque de l'Avant-Garde! — tout me faisait estimer offensant une adaptation de Bernstein. Je devais cependant faire

Marcel L'Herbier vu par le dessinateur Chereau.



Jean Renoir.

Le Bercail, mais je ne l'ai jamais signé. Et puis, il me permit de réaliser *El Dorado*...

JEAN RENOIR

Nous surprenons Jean Renoir en pleine réalisation de *Madame Bovary*. Il tourne aujourd'hui la pharmacie de M. Homais, à Yonville-l'Abbaye, et les machinistes doivent modérer leur ardeur pour ne point briser de délicieux petits pots Empire tout couverts de fioritures vertes et roses, d'anges enlacés, des bêtes d'onguent et des bocaux dont les magnifiques inscriptions latines font la joie de Max Dearly, qui cite Diafoirus. L'atmosphère, mi-romantique, mi-Restauration, est propice aux confidences et, assis dans le fauteuil de Charles Bovary, Jean Renoir nous conte l'histoire des premiers travaux de celui que l'on appelle maintenant « le meilleur metteur en scène réaliste » : — Voyez-vous, j'ai toujours adoré le cinéma. J'y allais très souvent, à l'occasion deux fois dans la même journée, mais je ne pensais guère devenir metteur en scène. Je travaillais dans la poterie d'art. Cependant mon premier métier n'est pas si éloigné qu'on pourrait le croire de mes occupations actuelles. Il y a plus d'une similitude, plus d'un point commun entre ces deux carrières. Le résultat, par exemple... Quand vous avez modelé un vase et que vous le faites cuire, c'est un peu comme la réalisation d'un film après le découpage du scénario, vous ne pouvez jamais être sûr de ce qu'il en sortira. Par hasard plus que par volonté, en allant voir des amis, je fréquentais peu à peu les studios et, au bout de peu de temps, le cinéma me parut l'une des formes les plus intéressantes de l'activité intellectuelle de notre époque. Je ne fus ni assistant, ni opérateur, ni décorateur, j'étudiais les méthodes de travail, j'apprenais le cinéma en le voyant fabriquer. Un jour, j'ai cru pouvoir débiter moi-même et j'ai tourné *La Fille de l'eau*. Le métier est passionnant. Je ne pouvais plus ne pas continuer...

(Au prochain numéro, nous donnerons les réponses de Mme Germaine Dulac, de MM. Abel Gance, Julien Duvivier et Jacques de Baroncelli.)

ANDRÉ ROBERT.

AU CINÉMA CHEZ MADAME BUTTERFLY



C'EST la rue des cinémas, dans le quartier des spectacles, cet Asakusa qui évoque à la fois les Boulevards extérieurs, la place du Tertre et la fête à Neu-Neu. Une ruée, autant qu'une rue. La foule piétine dans les nappes de lumière tombées des enseignes. Les *gétas*, les souliers sans empeigne, à semelle de bois, claquent sur les dalles et font le tintamarre joyeux d'un millier de castagnettes. Les affiches s'affrontent, opposant les samourais aux Japonais modernes et les mousmées aux *vamps*; Maurice Chevalier, Tom Mix et Chojiro Hayashi, hauts en couleur, gesticulent sur de grands placards timbrés de lettres indéchiffrables. L'un est en habit, l'autre en cow-boy et le troisième en daimio, avec un chignon, le haut du front rasé et une paire de sabres... Je fonce vers une salle de spectacle, sous des guirlandes de fleurs de cerisier et des festons de lanternes qui se balancent au moindre souffle. Une mousmée, sage et souriante derrière son comptoir, me tend un programme mauve, vert et rose, comme une boîte de bonbons fondants. Une autre *otomé* (1), en kimono vert-Nil, reçoit un demi-yen, cinquante sous, pour un fauteuil de balcon, où une ouvreuse me conduit. Mais le pourboire que je lui tends me reste entre les doigts. La petite bonne femme se casse en deux pour des saluts répétés; elle sourit avec une charmante confusion très bien imitée, multiplie les *arigato* (merci!) et se retire à reculons, en me laissant sur un fauteuil destiné à l'usage d'un enfant de neuf ans. Comme la salle est comble, il faut rentrer les coudes, se comprimer les flancs et le reste, et retenir son souffle, de peur de faire éclater les bras du siège. Une douce fumée bleue monte du parterre et baigne l'écran. Il s'y joue un drame fort attendrissant où l'on voit une fille sacrifier son honneur à l'honneur de son père, autrement dit embrasser (est-ce bien le mot?) la carrière de courtisane, pour tirer l'auteur de ses jours des embarras financiers où il se débat comme tant d'autres.

Le film est cent pour cent japonais; le programme aussi; il n'y a d'ailleurs pas un Européen dans la salle. Mais il doit y avoir des illettrés; car, faute de vrai *talky*, on fait parler un commentateur qui, assis sur la scène au pied de l'écran, explique le coup d'une voix cavernueuse. J'imagine que cela gêne horriblement les spectateurs qui lisent aussi les légendes; mais je ne comprends pas le japonais, et les caractères chinois gardent quel-

(1) Jeune fille.

ques secrets pour moi. Bienheureuse ignorance!... Cependant, le directeur du cinéma, alerté, se glisse jusqu'à moi entre les rangs pressés de la foule. Dans un cinéma parisien, sa venue et ses propos susciteraient des murmures, puis de l'indignation, puis une rixe, puis la vigoureuse intervention d'agents de la force publique, si bien nommés. Les Japonais se laissent déranger et bousculer sans un murmure. Ils pensent qu'il y a une raison majeure pour motiver ce désordre, et ils la respectent. Ce qui est bien flatteur pour la raison majeure. Donc, M. le Directeur me remet une traduction de son programme, et j'y apprend que le rôle principal de la jeune fille qui tourne mal (dans la vie) malgré elle est



tenu par M^{lle} Y. Tsu-bouchi, excellente interprète d'un rôle médiocre.

De haut en bas : notre collaborateur Christian de Caters (à droite) rend visite au studio de Kamada, le « Joinville » de Tokio, et à ses charmantes pensionnaires. — M. Jiro Shirota, artiste de grande réputation. — Ci-contre : on tourne dans le studio de Kamada.



Ci-dessus : une scène d'un film japonais. — A droite : M. Joji Oka, jeune premier spécialisé dans le cinéma dit occidental.

Ce film est sonore, sinon parlant. Quand le commentateur daigne s'arrêter, on entend de merveilleuses chansons de pêcheurs, adaptées des thèmes du folklore japonais, et ordonnées suivant les formules musicales d'Occident. Cela seul, accompagnant des extérieurs miraculeux du rivage nippon, ferait passer sur la médiocrité du scénario. Et d'ailleurs, est-on bien qualifié pour condamner les scénarios, quand on est habitué à ceux de France ou d'Hollywood?

La salle est comble, non parce que le film est un grand succès; mais le Japonais est fanatique de cinéma.



Isukuba Jukiko, ingénue délicieuse, idole du grand public nippon.

Il a toujours goûté le théâtre. Le théâtre est un luxe. Une bonne place, au *Kabuki* de Tokio — le grand classique — coûte six ou sept yen, l'équivalent de 120 ou 150 francs. Le cinéma a répondu au

désir passionné des foules japonaises de se distraire. On estime que plus de deux cents millions de spectateurs fréquentent les salles de cinéma au cours d'une année.

Ils cherchent trois sortes de spectacles : le cinéma japonais moderne, le cinéma occidental et le cinéma classique, pour lequel les acteurs revêtent les costumes historiques. Les deux premiers genres attirent le public des milieux intellectuels, celui de la jeunesse moderne; au contraire, le genre classique séduit la foule obscure, restée fidèle à ses traditions, et, par une singulière rencontre, les amateurs de cinéma historique japonais sont pris dans des milieux semblables à ceux où, chez nous, se recrutent les habitués modestes de la Comédie-Française.

Mais la marche de la « civilisation » est si rapide que quelques années ont suffi pour orienter le Japonais vers le film occidental, ou vers le film nippon, qui s'en inspire directement. J'ai vu un public accueillir avec intérêt tel grand film parlé en français et en allemand, truffé de sous-titres japonais. Visiblement, toute la salle prenait plaisir à la qualité de la photographie, aux évocations intelligentes de Paris et de Berlin, et il lui importait assez peu que la donnée de l'aventure téléphonique lui fût incompréhensible.

D'ailleurs, les Japonais n'admettent pas sans réserves le jeu de nos acteurs. La technique théâtrale issue des mœurs japonaises commande une stricte simplicité de moyens, une constante impassibilité : seuls, d'imperceptibles signes doivent trahir les grands mouvements de l'âme; les crises de désespoir sont affaire de coulisse. Il y aurait du mauvais goût, et même une sorte d'inconvenance, à afficher l'excès de ses sentiments, sauf à l'instant où, la colère l'emportant, l'homme ou la femme cessent de se posséder et frappent.

Notre premier jugement, en face des acteurs et surtout des actrices du Nippon, est de les trouver froids; ils jouent bien, mais, si l'on ose dire, peu. Dès qu'on s'accoutume à cette extrême sobriété, on les aime, on les admire. Ils sont sincères; ils vivent; ils n'interprètent pas, ils *sont*. Et puis, aussi, ils vous introduisent de plain-pied dans le monde étrange où ils vivent; ils vous font participer à leur existence si différente de la nôtre. Ils donnent la vivante image du vrai Japon et des vrais Japonais; avec toute sa grâce, toute sa beauté, tout son talent, Miss Sylvia Sydney ne trompe personne...

Kamada, près Tokio.

Quelle jeunesse! Quelle fraîcheur! On nous a amenés en auto à Kamada, le Joinville de Tokio, dans les ate-



Plein air : des Japonais, imprévus dans le moderne de costumes de neige, tournent un film de sports d'hiver.

liens de la plus grande compagnie japonaise, le Shochiku Kinema Kabushiki Kaisha, et nous voici, mon camarade l'écrivain portugais Guerra Maio et moi-même, bavardant avec de petites actrices-poupées, enveloppées de leurs kimonos fleuris : trois kimonos multicolores, l'un sur l'autre, le tout complété par l'*haori*, qui est une sorte de kimono court que l'on enfle, comme un manteau, par-dessus la grande ceinture à nœud-papillon. Elles ont dix-huit ans et des frimousses rieuses.

Jolies? Non point tant sans doute que telles grandes vedettes de revue, Takiko Mizunoe et Eriko Saijo, dont l'éclatante et jeune beauté triompherait sur n'importe quelle scène du monde ; celles-ci sont frêles et gentilles, et d'une grâce qui semble fragile. Elles n'ont tenu encore que de petits rôles ; cet après-midi, elles nous accompagnent à travers les studios un peu endormis ; une de

leurs collègues, et non des moindres, Kinuyo Tanaka, joue un rôle de jeune fille moderne, vêtue à l'européenne, et vivant dans une maison comme en ont les gens d'Occident. Une maison où il y a une table, une nappe, des assiettes, des chaises, une cheminée, mille choses enfin que les Blancs ont inventées et qui compliquent si fort la vie des Japonais du XX^e siècle.

— Nous pouvons faire quatre films par mois, me chuchote le directeur de la Compagnie, tandis que les *sunlights* se concentrent sur M^{lle} Tanaka, que certains des Parisiens ont vue naguère dans un des rares films japonais présentés en France : *Yakichi*.

» Nous sommes équipés pour trois films muets ou sonorisés et un film parlant par mois.

L'atmosphère, aujourd'hui, manque d'activité ; mais le pittoresque de cette scène ne vaut-il pas les plus grandes démonstrations de puissance matérielle ? Un groupe de femmes en kimono et d'enfants aux cheveux taillés en rudes franges noires regardent manœuvrer les techniciens en cote bleue, aux visages plissés, simiesques. Dans la pleine lumière du décor, Kinuyo-san (1) joue en silence, s'interrompt, fronce le courcil, fait la moue, recommence ; son partenaire, un peu figé dans sa vareuse d'étudiant, pénètre dans la pièce ; un dandinement d'ours fait onduler ses épaules ; il a le visage rude, tendu, antipathique, de presque tous les étudiants nippons, qui sont des aigris inutilement intelligents. Miss Tanak, fidèle à son personnage, le traite avec désinvolture.

Éternelles scènes d'amour entre des jeunes gens ou entre un étudiant et une geisha ; au Japon, la pièce « en triangle » n'existe pas, ou presque. Heureux Japonais !

Cependant que la pellicule enregistre les moues et les sourires de la vedette, dans ce décor artificiellement européanisé, je pense aux studios d'Hollywood et d'ailleurs, où, à grand effort, on tente de reconstituer d'improbables atmosphères japonaises. « L'immense ironie des choses... »

CHRISTIAN DE CATERS.

(1) *San* : monsieur, madame ou mademoiselle.

EN EXTÉRIEUR

Jacques Feyder est actuellement au Maroc, où, en compagnie de sa troupe et de son état-major au grand complet, il tourne les extérieurs du *Grand Jeu*, et plus particulièrement des scènes se déroulant à la Légion étrangère.

D'ores et déjà sont engagés : Marie Bell, Pierre Richard-Willm, George Pitoiff et Françoise Rosay. On parle également de Charles Vanel et de Jacques Grétilat pour un autre rôle de premier plan.

C'est notre collaborateur Marcel Carné qui assiste Jacques Feyder durant les prises de vues du *Grand Jeu*, dont la présentation est attendue avec impatience par tous ceux qui n'ont pas tout à fait oublié le Feyder de *L'Image*, de *Visages d'enfants* et de *Thérèse Raquin*.

ON TOURNE

Paquebot Tenacity. Mise en scène : Julien Duvivier. Interprètes : Marie Glory, Albert Préjean.

Rothchild. Mise en scène : Marcé et Gastyne. Interprètes : Harry Baur, Claudie Clèves, Germaine Auger, Pasquali, Pauley, Christian Casadesus, Germaine Michel, Philippe Hériat.

Georges et Georgette. Mise en scène : R. Schunzel. Interprètes : Meg Lemon-

nier, Carrette, F. Oudart, Ch. Redgie, Paulette Dubost.

Léopold le Bien-aimé. Mise en scène : Charles Brun. Interprètes : Jean Sarmant, Louis Jouvet, Valentine Tessier, Michel Simon, Jean Lory, Lucienne Bogaert, Robert Moor et Gabrielle Calvi.

Les Surprises du Sleeping. Mise en scène : Charles Anton. Interprètes : Charlotte Lysès, Florelle, Claude Dauphin, Louvigny.

Monsieur le Marquis. Mise en scène : Robison. Interprètes : Josseline Gaël, Georges Rigaud, Françoise Rosay, Félix Oudart, Carol, Lepers, Rognoni, Germaine Roger.

De haut en bas. Mise en scène : G. W. Pabst. Interprètes : Jeannine Crispin, Margo Lion, Milly Mathis, Dennisy, Catherine Hessling, Pauline Carton, Christiane Delyne, Micheline Bernard et MM. Jean Gabin, Michel Simon, Mauricet, Wladimir Sokoloff, Labry, Lerner, Morton, Pitou o.

Bouton d'or. Mise en scène : André Brunelle. Interprètes : Jeanne Helbling, Lucien Callamand, E. Saulieu, Marcel Bernard, A. Gildes et Pauline Carton. Opérateur : Sammy Brill.

Le Barbier de Séville. Mise en scène : Jean Kemm et Hubert Bourbon. Interprètes : André Baugé, Charpin, Pierre Juvenet, Jean Galand, Hélène Robert, Yvonne Ima, Josette Dav.

Un de la Montagne. Mise en scène : Serge de Poligny. Interprètes : Simone

Bourday, Léon Belières, Gustave Dissl, Jean Toulout, Lucien Dayle, Jacques de Féraudy, Louis Gauthier, Gercourt, Marcel Vibert, Paul Clerget, Roger Karl.

L'Indésirable. Mise en scène : Émile de Ruelle. Interprètes : Daniel Mendaille, Georges Péclet, Marc Dantzer, Spanelly, Leda Ginely, Vera Flory et Pierrette Caillol.

Paprika. Mise en scène : Jean de Limur. Interprètes : Irène de Zilaby, René Lefebvre, Christiane Delyne, Pierre Etchepare et Charpin.

La Rue sans nom. Mise en scène : Gaston Cheval. Interprètes : Constant Rémy, Gabriel Gabrio, Pola Illéry, Azais, Henrico Glori, Goriade, Pierre Labry, Le Vigan et Larquey.

Légionnaires. Mise en scène : Jean Choux. Interprètes : Berval, Jean Gabin, Jean Dax, Lesieur, Tony Pary, de Féraudy fils, Simone Genevois.

Son autre Amour. Mise en scène : Constant Rémy et Alfred Machard. Interprètes : Constant Rémy, Jeanne Boitel, Saturnin Fabre, Donnio, Alice Tissot, Rognoni.

Paris-Deauville. Mise en scène : Jean Delannoy. Interprètes : Armand Bernard, André Roanne.

Étienne. Mise en scène : Jean Tarride. Interprètes : Marthe Régnier, Jacques Baumer, Jean Forest.

Don Juan. Mise en scène de J.-P. Paulin.

DES SOUVENIRS...

Vous me prenez au dépourvu, me dit Edmond Van Daële. Aussi, vous voudrez bien vous contenter de cette histoire, où je jouai moi-même un rôle, et que je trouve très savoureuse.

» Nous tournions *La Croisade*, sous la direction de René Lesomptier. Comme c'est vieux tout cela ! J'avais à interpréter un rôle d'ouvrier, leader anarchiste. Mon partenaire était mon excellent ami Billard.

» Le metteur en scène avait jugé nécessaire de nous montrer occupés à de rudes labeurs, sorte d'excuse à notre révolte.

» Il fut décidé que nous irions à Caen, aux usines Schneider, et là, le torse nu, maculé de sueur et de poussière, nous devions travailler à la chaufferie.

» Or, les usines étant encore soumises au contrôle de l'autorité militaire, l'autorisation de filmer dans les ateliers nous fut refusée. Refusée également l'autorisation de prendre des vues extérieures. C'était le coup dur.

» Or Lesomptier était résolu à passer outre. Mais comment ? Un seul moyen, le système D ! On décida de filmer la sortie des ouvriers. Restait à trouver la porte par où ils sortiraient, car vous imaginez sans peine qu'une usine qui couvre plusieurs hectares comporte plusieurs sorties.

» Enfin, à force de chercher, nous trouvâmes notre affaire. En face de l'une d'elles, nous avions découvert une manière de petite guérite. Hélas ! cette guérite était occupée par un gardien de l'usine !

» Sans hésiter, Lesomptier l'aborda ; il lui raconta une mirifique histoire. Il y était question de films, de la patrie, de la concurrence étrangère, de films américains, de la production française... et aussi de cinquante francs, qu'il glissa dans la main du gardien héberlué. Puis, décidé à tourner ou à mourir, ultime argument, le metteur en scène ajouta :

» — ... Et l'opération terminée, vous recevrez cinquante autres francs !

» Le bonhomme paraissait ne pas comprendre. Il ne répondit ni oui, ni non.

» — A quelle heure la sortie ?

» — A deux heures cinq.

» Ce furent là les seules paroles que prononça le cerbère.

» A deux heures moins vingt, et après avoir déjeuné en vitesse, Billard et moi, habillés et maquillés, étions à pied d'œuvre. Les appareils furent dissimulés dans la guérite. Le gardien reçut les cinquante francs promis, et Lesomptier nous donna l'ordre de nous disperser en tirailleurs. Défense de parler, de faire du bruit. Les instructions étaient données à voix basse. En un mot nous avions l'air de conspirateurs.

» — Écoutez-moi, Van Daële et Billard. Lorsque vous verrez les ouvriers, faufilez-vous adroitement et marchez vers l'appareil pour qu'il voie nettement, et, si possible, recommencez votre jeu plusieurs fois.

» — C'est compris !... Parfait !...

» La montre à la main, Lesomptier, très calme, suivait la marche du temps. L'heure H de la prise de vue allait sonner.

» Il réitéra ses indications, ne voulant rien laisser au hasard. L'opérateur entra ouvrit un instant la porte de la guérite pour demander un avis.

» — Silence ! ordonna Lesomptier. Cachez-vous ; parlez bas !

» L'heure H vint enfin. Or, il se produisit cette chose invraisemblable. Nous étions en France, à Caen. Nous vîmes sortir sept Chinois, sept authentiques fils du Ciel, et, suprême injure pour le metteur en scène, les Célestes portaient

tous à la main un « en-tout-cas », ou, si vous préférez, un parapluie ! Après un premier moment d'ahurissement, ce fut une minute de fou rire. Lesomptier eut le mot de la fin.

» — Pardon ! Sommes-nous bien en France ? me demanda-t-il.

» — Je pense, répondis-je.

» — Oui ?... Eh bien ! la prochaine fois, j'engagerai des artistes chinois.

Je n'ai fait que répéter, mot pour mot, l'interview de ce charmant artiste qu'est Edmond Van Daële, artiste que l'on n'utilise pas assez. Aussi je signe, pour copie conforme :

PIERRE HOT.



Van Daële à l'époque de ses débuts au cinéma.

Le coin
des amateurs

QUAND ILS TOURNENT ...



(Photo A. Séville.)
Au Grand-Club du C. A. C. F., on
installe délicatement un chariot des-
tiné à prendre une vue en travelling.

possèdent, à l'égal de leurs aînés, clubs et syndicats, et cantonnent leurs efforts dans la production du film muet. Souvent, après coup, ils composent des synchronisations qui ne sont pas dépourvues de mérites. Et leurs films terminés s'en vont vers des destinations fatalement limitées, en raison même de la non-exploitation courante du film à format réduit. On sait que seul, à Paris, un studio spécialisé de la place Saint-Augustin livre à la curiosité du public les meilleures réalisations du cinéma d'amateur.

**

Mais silence, on tourne !

Je n'ai pas à vous décrire le studio où vient de me conduire cet aimable « directeur » du « petit » cinéma. Local spacieux contre un des murs duquel se dresse un décor de salon. Les « lumières » écrasent un peu trop, à mon point de vue, l'ensemble, qui offre un aspect quelque peu conventionnel.

Ici va se jouer une scène de violence.

Les détails les plus réalistes seront exécutés sans le moindre souci d'une censure qui n'exerce pas encore sa terrible sanction sur le 16 millimètres. Et, tandis que mon aimable guide me fait part de la légitime satisfaction qu'il éprouve quant aux résultats obtenus, je songe aux professionnels qui déplorent chaque jour, avec juste raison, leur absence totale de liberté dans le travail. Heureux amateurs qui font du film pour la seule raison d'actionner une camera.

Cependant quelles sommes d'argent sacrifiées ! Quel labeur dépensé sans nécessité propre ! Mon interlocuteur me renseigne avec complaisance.



(Photo C. de Coquereumont.)
Pendant que l'opérateur Séville tourne en haut de l'échelle,
ses aides et amis secouent la voiture pour donner l'impression
de mouvement...

— En principe, me dit-il, nous ne composons que du très court métrage, limitant nos frais au strict nécessaire. Beaucoup d'animateurs parmi nous possèdent un sens de l'image que n'ont pas des professionnels. S'ils ne parviennent pas, dès leur premier essai, à extérioriser complètement leurs idées, ils touchent au but par la suite, car le cinéma d'amateurs est pour l'aspirant professionnel une pratique supérieure à toutes les théories et d'un prix de revient relativement raisonnable...

J'entends bien : les « amateurs » font leur éducation technique avec le 16 millimètres; ils souhaitent prendre un jour rang parmi les professionnels, dont la classe ne leur semble accessible que par le truchement du « petit » cinéma. A mon sens, pour eux, tout le danger est là. Ils regardent trop haut, et j'ai le souvenir d'un film d'amateurs à scénario dramatique avec acteurs, décors, qui est le prototype de l'histoire qu'il ne faut pas faire. Sans retenue, trop libres d'agir, — alors que par un injuste retour des choses les professionnels ne le sont pas assez, — ils se sentent tellement sûrs d'eux qu'ils arrivent à commettre des films aussi prétentieux, aussi malhabiles que cette *Cousine de province* dont plusieurs confrères, invités à la présentation, soulignèrent la grosse naïveté des défauts.

Le cinéma d'amateurs doit rester au service des documentations, des voyages, des reportages. Il illustre même avec justesse une chanson filmée qui fit jadis fureur dans les faubourgs : *Sous les ponts de Paris*.

Qu'il s'écarte, — pour l'instant, au moins, — des grandes « histoires », drames ou comédies, qui réclament de leurs créateurs d'abord un métier très complet, une connaissance parfaite du studio, ensuite des moyens matériels que le manque de commercialisation du 16 millimètres les empêche d'avoir à leur disposition.

**

Et, avant de prendre congé de mon obligeant cicerone, je jette un dernier coup d'œil sur le « plateau » que baigne une lumière très dense. L'opérateur, — qui est en même temps le metteur en scène, — règle sa mise au point, tandis que ses collaborateurs, — quatre jeunes gens dont l'activité n'a d'égale que la bonne volonté, — font office de répétiteur, de maquilleur, de régisseur et même de script-boy !

L'ingénue aux cheveux d'un blond savant (est-ce là tout son mérite photogénique ?) répète avec son élégant partenaire, — un rude visage genre Clark Gable... mais toujours la trille au-dessous ! — un épisode délicat de séduction.

La lumière chauffe. Chacun s'empresse, et je constate ce bel esprit d'équipe qui existe entre tous ces jeunes gens épris de cinéma. Une seule pensée : le film conçu dans l'effort commun.

Demain les extérieurs, ensuite des raccords au « studio » et bientôt la présentation aux membres d'un club.

Je vais me sauver quand le directeur, sourire aux lèvres, s'approche gentiment de moi.

— Un porto, monsieur le Journaliste ?

C'en est plus une gracieuseté d'amateurisme, mais bien déjà une ruse professionnelle !
PIERRE RAMELOT.



JOAN CRAWFORD, telle que nous la verrons dans le film qu'elle termine actuellement, et dont le titre n'est pas encore fixé. (Photo M. G. M.)

L'illustre

Maurin



G. F. F. A. et les Productions André Hugon présentent cette adaptation du roman de Jean Aicart, avec **AQUISTAPACE** et **BERVAL**, **NICOLE VATTIER** et **DALIA-COL** dans les rôles principaux.



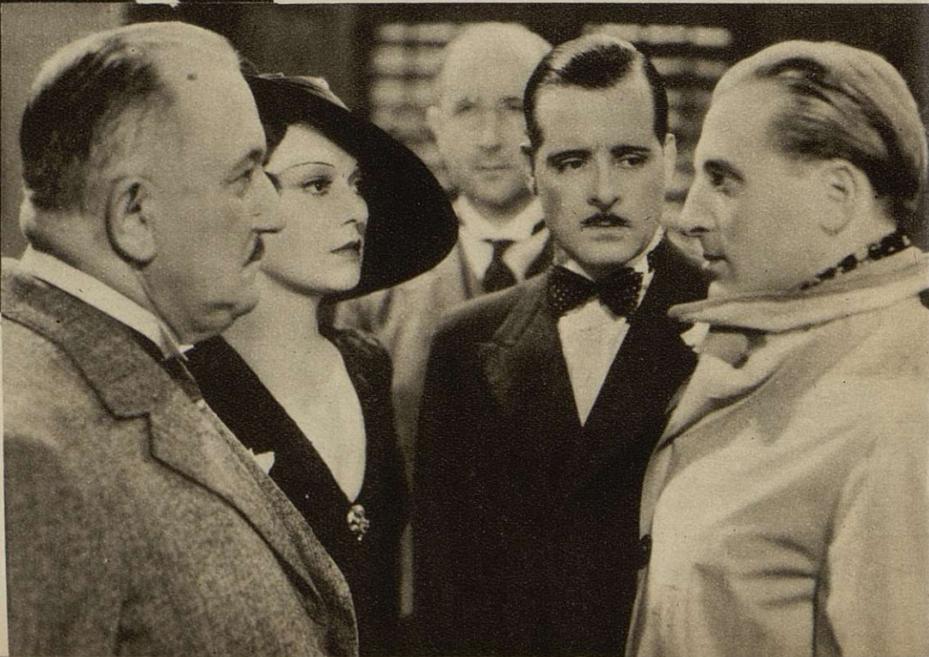
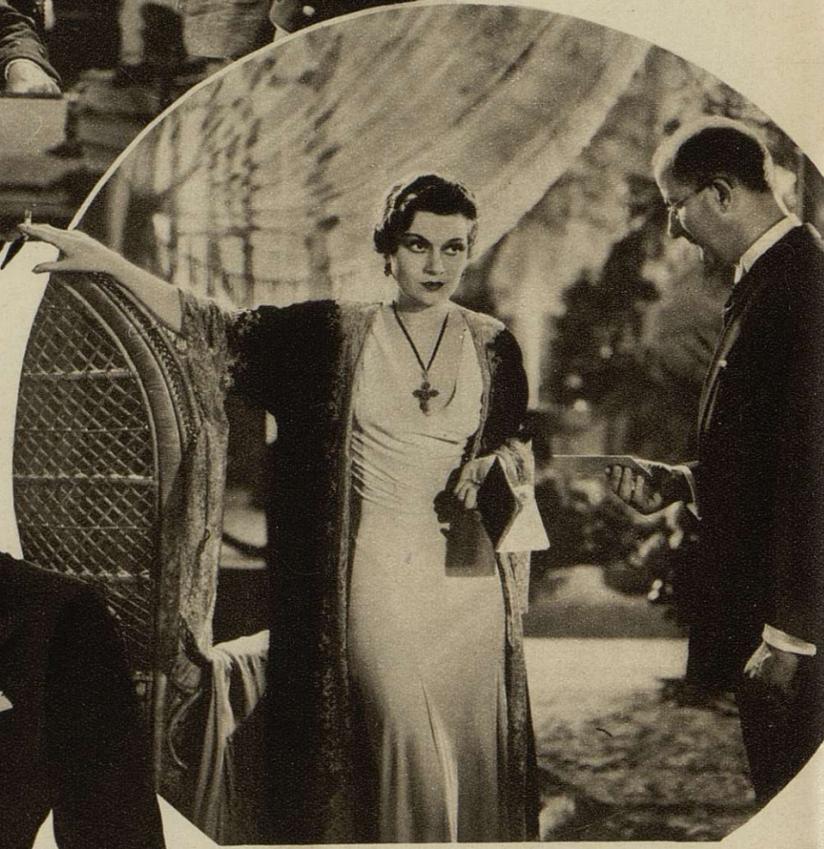
LA ROUGE



G. F. F. A. présente **CONSTANT RÉMY**, **SUZANNE RISSLER**, **JACQUES GRÉ-TILLAT** et **DANIEL MENDAILLE** dans cette réalisation de Jean de Marguenat, tirée de l'œuvre de Brieux, de l'Académie française. (Production Europa-Films. Édition G. F. F. A.)



"Matricule 33"



Charles Anton réalisa ce drame de l'espionnage d'après la pièce d'Alex Madis et Robert Boucard, avec **ANDRÉ LUGUET, EDWIGE FEUILLÈRE, ABEL TARRIDE, CAMILLE BERT,** etc.... dans les rôles principaux. (Réalisé par S. A. P. E. C. Direction artistique Fred Bacos. Édition Fox-Film.)



CLARA BOW, qui vient de faire un excellent retour à l'écran dans **FILLE DE FEU.** (Photo Fox-Film.)



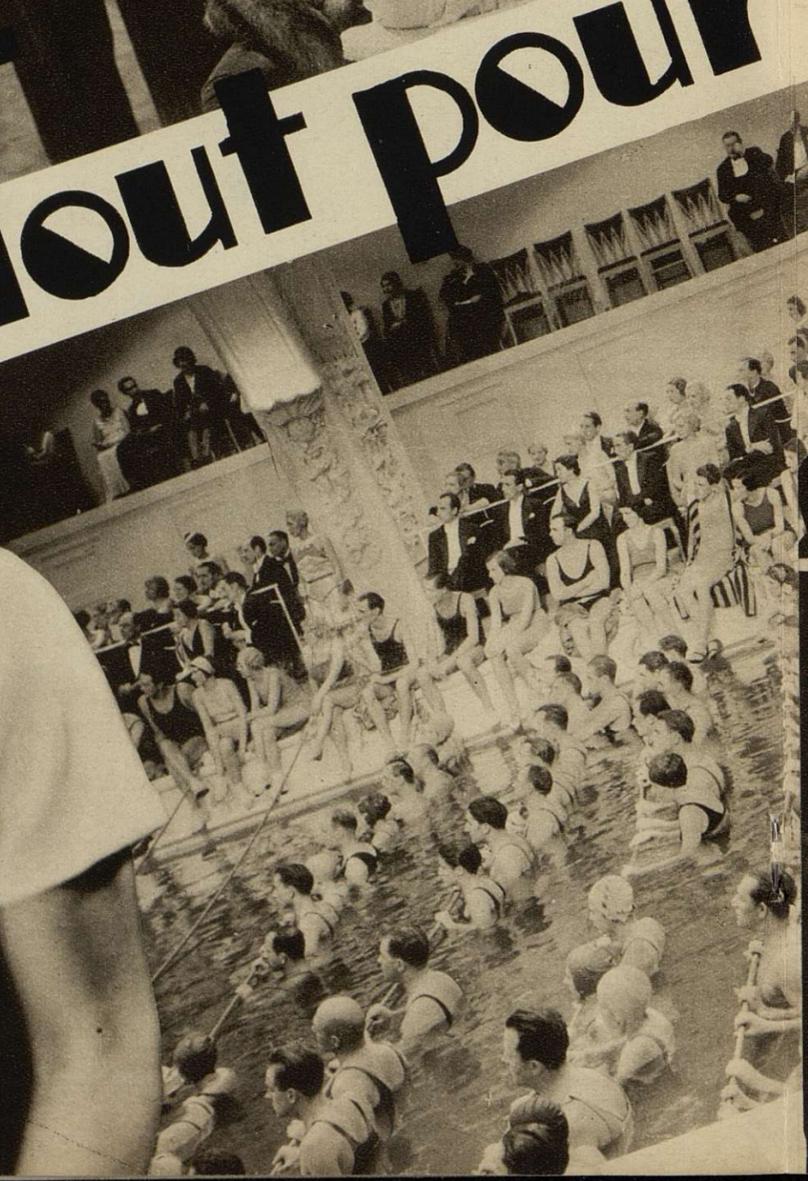
GABY MORLAY et ANDRÉ LUGUET sont, avec ANDRÉ DUBOSC
et JEAN MAX, les principaux interprètes d'IL ÉTAIT UNE FOIS.



FRANÇOISE ROSAY, qui affirme dans chacune de ses créations un
talent toujours renouvelé et qui tourne actuellement, sous la direction de
Jaques Feyder, un des principaux rôles du GRAND JEU.
(Photo Pathé-Natan).



Tout pour l'amour



On peut reconnaître, sur ces quelques photographies, **JEAN KIEPURA**, dans **TOUT POUR L'AMOUR**, superproduction Ciné-Alliance de la U. F. A., avec **LUCIEN BAROUX**, **BETTY DAUSSMOND**, **PIERRE MAGNIER**, **CLAUDIE CLÈVES**, **CH. DESCHAMPS**, **CH. FALLOT** et **COLETTE DARFEUIL**, **JEAN MARTINELLI** (de la Comédie-Française). Réalisation de Joë May, avec la collaboration artistique de H.-G. Clouzot pour la version française. Dialogue de Louis Verneuil. (Production Rabinovitch-Pressburger. Édition A. C. E.)

Petit officier... adieu...



A - dieu mon gen - til pe - tit of - fi - cier,

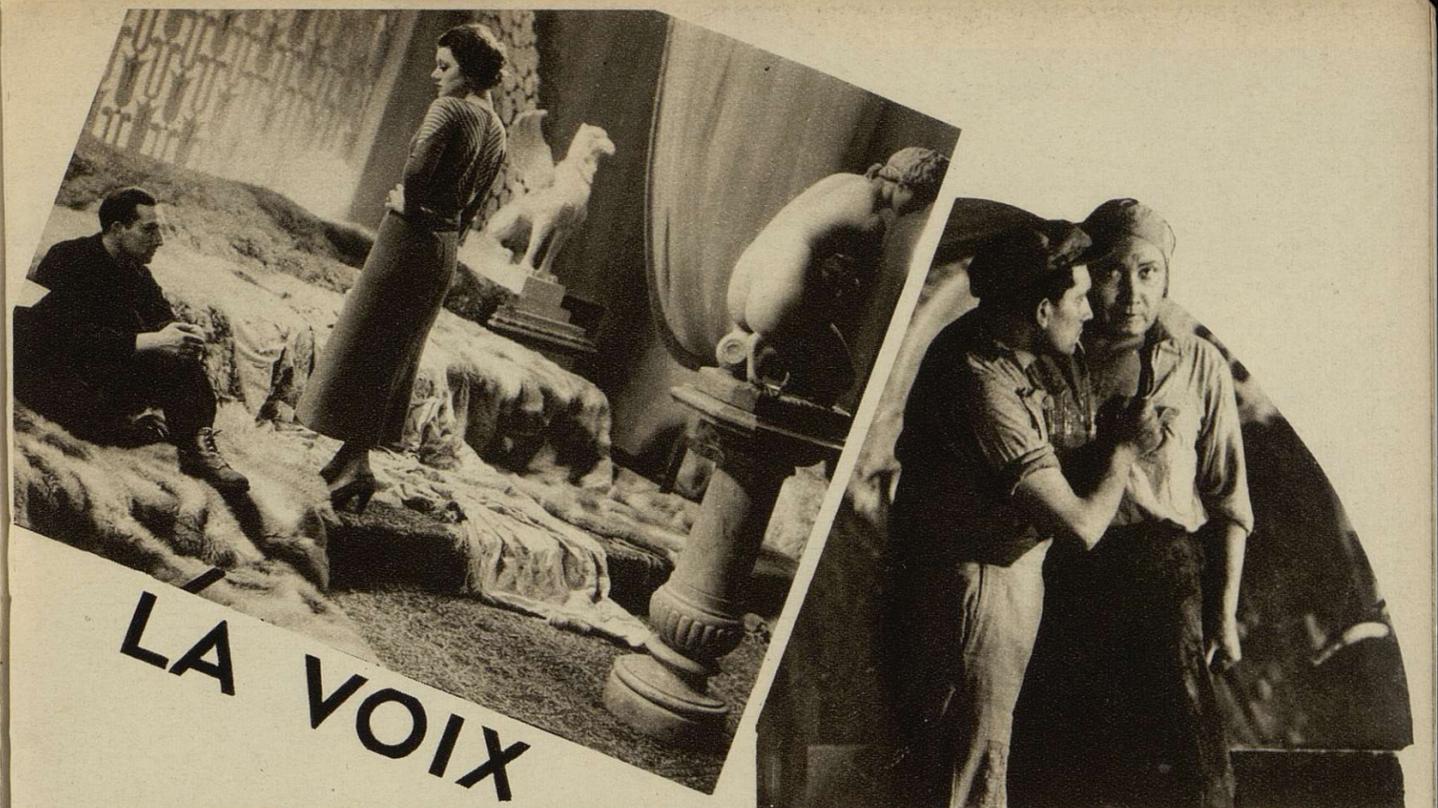
WILLY FORST et **LIANE HAID** sont les principaux interprètes de ce film réalisé avec le concours d'**ANDRÉ BAUGÉ**. Le célèbre chanteur s'y fera applaudir dans la plus belle valse éditée à ce jour : Tout est fini. On y entendra également la marche célèbre Petit officier... adieu..., qui, par autorisation spéciale de Robert Stolz, a été incorporée dans l'Auberge du Cheval-Blanc, sous le titre : Adieu, je pars...

JEANNE HARLOW au bord de la piscine de sa nouvelle demeure.
(Photo M. C. M.)





YOLANDE LAFFON, dont les dernières créations à l'écran ont été très remarquées et qui acquerra certainement sous peu la même excellente réputation auprès du public de cinéma que celle qu'elle possède dans les milieux théâtraux. (Photo Saad.)



LA VOIX



DU MÉTAL

On présentera prochainement cette réalisation de Marca-Rosa, d'après un scénario de Jean Clairval. Œuvre d'art où le cœur des hommes bat au rythme régulier de la vie, où la machine en son enfer gronde avec un bruit de rafale et de tonnerre. C'est une production Elan-Films, interprétée par **EDWIGE FEUILLÈRE** (de la Comédie-Française), **MARCA ROSA**, **CHRISTIANE LINAY** et **LUCIEN GALAS**.



Nous pourrions applaudir incessamment ce film réalisé par Pierre Colombier pour Pathé-Natan, d'après un scénario original d'Yves Mirande. Et nous y verrons **RAIMU** entouré de **MARY GLORY**, **LUCIEN BAROUX**, **JEAN DAX**, **PIÉRADE** et **BÉLIÈRES**.



LAC AUX DAMES



JEAN-PIERRE AUMONT

Le nouveau jeune premier français que nous verrons prochainement dans un film de **MARC ALLÉGRET**, LAC AUX DAMES, tiré du roman de **VICKI BAUM**, le célèbre auteur de GRAND HOTEL.

NOTRE CONCOURS ⁽¹⁾

Si vous étiez Metteur en scène

PUISQUE tant d'amateurs sautent aujourd'hui le pas qui les sépare du professionnalisme, pourquoi ne pas nous distraire un moment en nous mettant pour quelques instants à la place du metteur en scène, homme omnipotent s'il en fut, au moment où il établit la distribution de son prochain film.

Auriez-vous choisi les artistes effectivement engagés ?

OUI, peut-être. SI NON, à quel talent auriez-vous fait appel ?

Voici une liste de dix films avec le nom de leurs principaux interprètes :

- | | |
|--------------------------|--|
| L'ATLANTIDE | BRIGITTE HELM (<i>Antinéa</i>), PIERRE BLANCHAR (<i>Saint-Avit</i>), JEAN ANGÉLO (<i>Morhange</i>). |
| LA BATAILLE..... | ANNABELLA (<i>marquise Yorisaka</i>), CHARLES BOYER (<i>marquis Yorisaka</i>). |
| LA CHATELAINE DU LIBAN. | SPINELLY (<i>La Châtelaine</i>), JEAN MURAT (<i>capitaine Domèvre</i>). |
| LA FEMME NUE | FLORELLE (<i>Lolotte</i>), RAYMOND ROULLEAU (<i>Pierre Bernier</i>), ALICE FIELD (<i>comtesse de Chabran</i>). |
| L'HOMME A L'HISPANO..... | MARIE BELL (<i>Stéphane</i>), JEAN MURAT (<i>Dewalter</i>). |
| JOCELYN | MARGUERITE WEINTENBERGER (<i>Laurence</i>), SAMSON FAINSLIBER (<i>Jocelyn</i>). |
| MADAME BOVARY..... | VALENTINE TESSIER (<i>M^{me} Bovary</i>), PIERRE RENOIR (<i>Charles Bovary</i>). |
| LE MAITRE DE FORGES | GABY MORLAY (<i>Claire de Beaulieu</i>), HENRI ROLLAN (<i>Le maître de Forges</i>). |
| MÉLO..... | GABY MORLAY (<i>Romaine</i>), PIERRE BLANCHAR (<i>Pierre</i>), VICTOR FRANÇEN (<i>Marcel</i>). |
| SAPHO | MARY MARQUET (<i>Fanny Legrand</i>). |

Si vous étiez Metteur en scène

*Qui auriez-vous choisi
parmi les artistes tournant actuellement en France ?*

Nous faisons ainsi appel, par cet amusant concours, à la compétence cinématographique de nos lecteurs. Ceux-ci pourront, suivant leurs idées, modifier le choix de trois, de deux ou d'une vedette, ou même, s'ils n'y trouvent rien à redire, rétablir l'interprétation originale.

Le résultat de ce concours paraîtra dans notre numéro de novembre.

Les réponses devront nous parvenir avant le 30 octobre courant.

Nous établirons, d'après celles qui nous parviendront, une « distribution-type ».

Les cinquante envois qui se rapprocheront le plus de cette « distribution-type » seront dotés de divers cadeaux :

La meilleure réponse donnera droit à 1 billet de la Loterie Nationale, 2^e tranche, les autres à des stylographes, bons pour photographie chez un maître portraitiste, bons pour une indéfrisable, colliers de perles, etc., etc...

VOIR NOTRE BULLETIN DE RÉPONSE PAGE 48.

(1) *Si vous étiez Metteur en scène* est le premier d'une série de concours qui paraîtront mensuellement dans chacun de nos prochains numéros.

ÉCHOS ET INFORMATIONS



Alice Field croit-elle n'avoir point assez de charme, qu'elle cherche à nous attirer dans son appartement par l'appât d'un cocktail ?

Errata.

Deux erreurs se sont glissées dans l'article sur le Marignan paru dans notre numéro de septembre.

1° L'adresse de la Maison Absorbit (indiquée 31, rue Poncet) est véritablement à Bagnolet, 40 et 42, rue de Pantin.

2° Par suite d'une coquille d'imprimerie, une phrase de l'article de notre rédacteur a pu paraître incompréhensible. Nous la rétablissons ici dans son intégralité :

« Mr. Bruyneel a trouvé en Leyland, comme en ses autres spécialistes, un collaborateur qui a compris ses intentions et qu'il a su fournir un revêtement de sol remarquablement harmonisé avec l'ensemble de la décoration. Ce système de dallage, d'une réalisation tout à fait nouvelle, offre de très grandes qualités au point de vue technique. Il fait entièrement corps avec le sol et n'est pas un simple tapis jeté et collé par des moyens de fortune. »

Impossible, mille regrets...

L'aventure est survenue le mois dernier à un de nos amis créancier d'une petite somme dans une firme cinématographique récemment fondée. Et ce n'est un secret pour personne que ladite firme, comme beaucoup d'autres, a à sa tête des directeurs dont la religion déplairait fort à Messire Hitler.

— Passez le 30 septembre, avait-on dit à notre ami, et vous serez réglé.

A la date fixée, il se présente et... s'attira cette ahurissante réponse :

— Impossible, cher monsieur. C'est aujourd'hui le Youn-Kippour... Nos directeurs jeûnent. Comment voulez-vous que nous vous payions !

Le plus ennuyeux est qu'il n'existe pas de Youn-Kippour à chaque échéance !

Enfin !...

La scène se passe dans un cinéma des boulevards, réputé pour recevoir une proportion considérable d'individus à la physionomie particulièrement affectée par des signes de crétinisme intégral.

Le film commence. Une action intéressante, serrée, dans un intérieur bour-

geois au décor étroit et triste. Puis, soudain, changement d'action et décor luxueux, doré, riche.

Alors, un soupir de soulagement se libère d'une énorme poitrine :

— Enfin, ça commence à être mieux ! Caractéristique, n'est-ce pas ?

Le premier film parlant 100 p. 100 hébreu.

Une société de films, sous le nom de « Orient Film Corporation Ltd. » (O. F. C. Président W. Karelitz), a été fondée récemment à Tel-Aviv, dont le but est de réaliser en Palestine des films parlants 100 p. 100 hébreux.

La société a déjà acheté tous les appareils et machines nécessaires pour la production et va installer à Tel-Aviv un grand studio muni des derniers perfectionnements techniques.

Dès le mois prochain, commencera la réalisation du premier film parlant hébreu pour lequel la société productrice n'a engagé que des artistes palestiniens.

Saluons cette nouvelle conquête du cinéma parlant !

Une loi du travail pour le moins inattendue.

On a vu beaucoup, ces derniers temps, et l'on verra encore cet hiver des films dont quelques scènes sont jouées par des bambins de moins d'un an.

Et de nombreuses personnes, sensibles, se sont effrayées à l'idée qu'on exposait ainsi des nourrissons aux rayons mortels des sunlights. Mais une loi américaine, édictée par la « Ligue pour la protection de l'enfance », vient d'interdire formellement, quand il s'agit de bébés de moins de six mois, de dépasser le temps de trente secondes par prise de vue et celui de vingt minutes par jour.

Voilà de quoi rassurer les mères dont les enfants seraient précocement (ô combien !) entichés de cinéma !

Les films Gaby Morlay.

La charmante, populaire et excellente artiste Gaby Morlay ne veut plus avoir affaire aux exigences plus ou moins agréables d'un producteur.

Aussi, éprise de liberté, elle vient de

fonder sa propre maison de films. Des dizaines de scénarios qui passeront devant ses yeux chaque jour, elle pourra ainsi choisir le sujet et le rôle qui conviendront le mieux à son tempérament, qu'elle connaît mieux que quiconque, en général... et mieux que n'importe quel producteur, en particulier.

Zorro et... le fils de Zorro à Londres.

Il n'est question, actuellement, que des projets qu'ont entrepris les Douglas Fairbanks père et fils de faire de la production à Londres.

Nous avons ainsi appris que le premier film de Douglas Junior, réalisé par Alexandre Korda, serait *Catherine de Russie*, avec Elisabeth Bergner dans le rôle principal.

Quant à Douglas Fairbanks, on le reverra, paraît-il, dans une nouvelle version de « Zorro ».

Se mesurer avec une artiste telle qu'Élisabeth Bergner sera, pour le fils, une tâche des plus rudes, mais il ne manque pas de talent. C'est un film de qualité en perspective.

Un beau « mariage » !

En 1824, la première locomotive de Stephenson entra en service sur la première ligne régulière de chemin de fer.

A cent neuf ans de là, le 27 septembre 1933, un cinéma d'actualités, le « Cinéac Montparnasse », s'installe dans un de ces monuments que sont les gares de chemins de fer. Qui donc pourra maintenant nier l'utilité du cinéma ? Certainement pas les voyageurs, qui, arrivant en gare pour voir disparaître le dernier wagon de leur train, ont une heure à attendre avant d'avoir le train suivant. Jean Châtaigner, président de l'Association de la presse cinématographique, nous avait convié à l'inauguration de la troisième salle d'actualités du Journal. Nous avons pu constater sur place que le spectateur-voyageur est mis au courant, minute par minute, des prochains départs de trains et, comble de l'attention, du temps qu'il fait à l'extérieur !

LYNX.

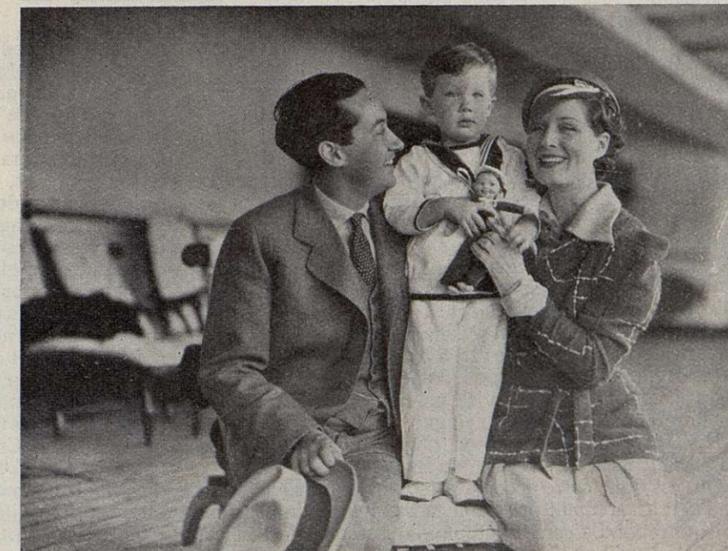


De gauche à droite, Roger Dann, Le Gallo, Jaqué-Catelain et Danièle Darrieux sont les principaux interprètes de « Château de Rêve », une production U. F. A. que vient de nous présenter l'A. C. E.



Ci-dessus : Annabella dans « La Bataille ». A droite, de haut en bas : 1. un décor de « Au bout du monde », qu'interprètent Pierre Blanchar et Kate de Nagy. On reconstitua pour ce film, dont viennent d'être donnés les derniers tours de manivelle, plusieurs des voies principales de la ville de Kharbine. — 2. Verres en main, on fête l'enregistrement de la dernière scène de « Charlemagne ». On peut reconnaître sur cette photographie, outre Raimu et Mary Glory, le metteur en scène Pierre Colombier et l'auteur Yves Mirande. — 3. Après un long voyage en Europe, Norma Shearer et son mari Irving Thalberg regagnent l'Amérique. Les voici à bord du paquebot qui les ramène à New-York avec leur jeune fils Irving Thalberg junior.

Ci-dessous : Maurice Chevalier, de retour à Paris, a retrouvé son fameux canotier... et la Tour Eiffel. Il restera quelques semaines en France, puis repartira à Hollywood, engagé par M. G. M. pour être le principal interprète de « La Veuve Joyeuse », avec peut-être Joan Crawford pour partenaire.





LA MARGOTON DU BATAILLON

PERSONNAGES :

Désiré Chopin.... ARMAND BERNARD.
 Margoton..... JANINE MERREY.
 M^{lle} Fouine..... MARCELLE BARRY.
 M^{me} Carpillon..... SUZANNE DEVOYOD.
 Le Capitaine..... MARCEL ANDRÉ.
 Gaby..... SIMONE BOURDAY.
 François de Crécy..... JACQUES MAURY.

Réalisation de JACQUES DARMONT.

Le clairon avait beau retentir avec insistance et inviter d'une façon stridente « les soldats à se lever bien vite », le nommé Désiré Chopin préférait de beaucoup la douceur d'un lit, cependant pas très moelleux. Il fallut finalement obtempérer aux ordres d'un supérieur, et c'est vraiment sans enthousiasme que Désiré se mit à astiquer fusil et cartouchière en vue d'une inspection. Parmi tous ses camarades de chambrée, le soldat Chopin s'est surtout lié avec le distingué François de Crécy, et tous deux, pour rendre leur tâche moins ingrate, entonnent bien vite un refrain populaire que tous reprennent bientôt en chœur.

Il s'agit, dans cette chanson, d'une certaine Margoton qui, disent-ils, « est la chérie du Bataillon ».

Qui est donc cette accorte personne peu farouche ? Il ne s'agit assurément pas de la petite bonne du pensionnat qui répond à ce nom croustillant, mais dont l'aspect rappelle la silhouette de Bécassine.

M^{me} Carpillon, la directrice de cette institution de jeunes filles, entend inculquer à ses élèves une morale austère et de bon aloi, et inutile de décrire son indignation quand elle entend ces demoiselles chanter cette même Margoton dont la gaîté et la fantaisie ont su franchir les murs de la caserne. Cette chanson, bien innocente pourtant, scandalise à tel point M^{me} Carpillon qu'elle menace de porter plainte au ministre de la Guerre, si les soldats ne cessent point immédiatement de fredonner ces mots profanes. Elle envoie un ultimatum au capitaine du régiment ; ce dernier charge Désiré Chopin d'aller présenter des excuses à cette auguste personne.

C'est au cours de cette visite au pensionnat que Désiré fit la connaissance de Margoton.

L'occasion, et quelques diables aussi le poussant, Chopin osa serrer la petite bonne d'un peu trop près. Il fut gratifié d'une magistrale paire de gifles et jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

François de Crécy était amoureux de Gaby, pensionnaire de M^{me} Carpillon, et la blonde enfant brûlait d'envie de couronner la flamme du beau soldat. Grâce à un subterfuge inventé par Désiré, les deux jeunes gens trouvèrent bientôt le moyen de se rencontrer chez le professeur de musique de Gaby, tandis que Désiré se

dévoit en contant fleurette à Margoton, chargée d'accompagner la jeune fille. Mais, sous son aspect un peu simplet, la petite Bretonne cachait un tempérament facilement inflammable, et ce fut bientôt elle qui gratifia Désiré, ahuri, d'un baiser genre... ventouse...

François devait retrouver Gaby le lendemain, mais ses supérieurs en avaient décidé tout autrement, et le fringant amoureux se vit consigné par l'adjudant Pouic. Désiré, avec héroïsme, se chargea d'aller remettre un message à Gaby, et il pénétra subrepticement dans le dortoir des jeunes filles. Sa présence au milieu de ces belles endormies passa tellement inaperçue que, cinq minutes après, tout le pensionnat lui donnait la chasse comme s'il était un immonde satyre. Le tableau de toutes ces fraîches enfants courant en chemises de nuit, accompagnées de la directrice et de la surveillante, M^{lle} Fouine, chastement vêtue d'une camisole antédiluvienne, formait un spectacle assez savoureux et dont malheureusement Désiré, traqué, pourchassé, ne pouvait pas suffisamment apprécier le pittoresque si original. Chopin fut finalement arrêté par cette meute glapissante. Mais alors un cas de conscience



une grande fierté. Elle fut naturellement chassée de la pension Carpillon et ne tarda pas à s'apercevoir que Désiré, « le trrrraïte », s'était moqué d'elle !

Où aller ? Auprès de qui épancher son gros chagrin ? Elle trouve refuge dans le café de la garnison, et une fille de salle lui propose de lui inculquer à se moquer, à son tour, des hommes.

Margoton est restée comme servante au café. Margoton a troqué ses vêtements paysans pour une jupe courte qui laisse voir ses mollets ; son corsage est généreusement échancré ; elle s'est fait couper les cheveux, elle se maquille, elle est gaie, riieuse : Margoton est bien devenue « la chérie du Bataillon ». Tous les soldats raffolent de son entrain, de sa beauté, c'est à qui la prendra par la taille, car, évidemment, elle est moins farouche, tout en restant honnête, comme de bien entendu bien sûr !!!

Et un beau jour Désiré vint voir la nouvelle Margoton. Il fut naturellement enthousiasmé et s'aperçut qu'il était amoureux d'elle. Margoton essaya bien de se moquer de lui, mais elle ne put résister longtemps à ses supplications et tomba dans ses bras après un pugilat où Désiré voulut tuer tous les soldats pour conquérir sa bien-aimée.

M^{me} Carpillon et la fidèle M^{lle} Fouine avaient enfin appris par Gaby que Margoton était innocente. Elles voulurent la reprendre, mais Margo-

se présenta à lui : allait-il révéler le motif de sa présence dans le pensionnat et les amours de Gaby ? Il feignit alors d'être venu pour la naïve Margoton, qui en ressentit





ton n'y songeait plus. Elle était maintenant la « promise » de Désiré ; Gaby, de son côté, allait épou-

ser François de Crécy, et chacun fêtait ces doubles fiançailles.

La directrice et la surveillante s'enfuirent, tandis que résonnait, triomphante, jeune et entraînant, la chanson qui avait aidé au bonheur de chacun :

*La Chérie du Bataillon,
C'est la jolie petite Margoton.*

MARCEL BLITSTEIN.



DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

LES DÉCLASSÉS — ZIGZAGS

M HENRY BORDEAUX nous amène encore une fois dans sa chère Savoie, sur ces pentes qui dominent Évian et semblent plonger directement dans les eaux du lac Léman, « d'où le soir on voit sur l'autre rive Lausanne brillant de tous ses feux et plus loin, plus perdus, Vevey, Clarens, Montreux et les hôtels de la montagne désignés par leurs petites lumières qui servent de transition entre les illuminations de la terre et la clarté des étoiles... ».

Dans une dédicace adressée à M. André Chaumeix et qui sert de préface à son ouvrage *Les Déclassés*, M. Henry Bordeaux précise lui-même le déclassé qu'il a voulu peindre, « déclassé par le haut et par le bas qui atteint actuellement tous les mondes ».

C'est un vrai roman de caractère qu'il nous présente, caractères observés par lui dans la réalité. Il a simplement, dit-il, donné un coup de pouce à la glaise de ses héros sans toutefois les déformer, ni changer leur nature. Et cette confiance de l'auteur augmente encore l'intérêt de son livre.

C'est auprès du village de Saint-Paul que se trouve le château et le domaine ancestraux des comtes d'Ormoy, puissants seigneurs pourvus depuis dix siècles des plus hautes charges. Robert d'Ormoy, leur dernier descendant, après avoir eu pendant la guerre une conduite digne du passé de ses pères, « s'est abandonné après l'armistice au bien-être stupide, aux femmes faciles, au jeu ». Complètement ruiné, il vend le château, où furent reçus autrefois en grande pompe les rois et les ducs de Savoie, pour le prix net de deux millions, dont l'un est englouti par avance et dévolu aux créanciers hypothécaires. Il jette à la figure de sa maîtresse, Alice Gisors, le chèque d'un million qui lui reste, lance par la fenêtre les précieux services de porcelaine qui ont servi aux réceptions des souverains et spécifie dans le contrat que les terres seront morcelées, le château converti en hôtel, « pour ne pas y avoir de successeur, ou plutôt y avoir pour successeur tout le monde, c'est-à-dire personne ».

Il ne se réserve que la ferme du Bois du Feu, dont il habitera désormais le pavillon de chasse, et décide de devenir un paysan. Pour compléter ce déclassé, il épouse une paysanne, Pernette Fégère, la fille de son fermier, qui, elle, croit à l'aristocratie, au passé, aux rois, et le place, lui, Robert d'Ormoy,

au-dessus des autres hommes, lui attribuant une race à part, la race de ceux qui commandent et qui règnent. Pour Robert, cette mésalliance n'est pas une honte, au contraire, l'existence agricole réveillant en lui d'anciens atavismes. Il ne sera pas « un paysan de cinéma », comme disait Pernette, mais un « vrai paysan ». Il rentrera dans une existence normale.

Il a compté sans son beau-père, Jérémie Fégère, son ancien fermier, qui, pendant des années, a vécu dans l'ambition d'être un jour propriétaire du Bois du Feu, a économisé dans ce dessein, coupure par coupure et, depuis le mariage de sa fille, amplifie son ambition dans le désir de rattraper tout le domaine d'Ormoy. Venu à Paris dans le but de faire rendre gorge à Alice Gisors, devenue star de cinéma, sa tête se trouve être tout à fait ce qu'il faut au metteur en scène de cette dernière pour représenter un paysan « avare, cupide, cauteleux, lubrique, une tête où s'incarnait toute l'adresse et la duplicité paysanne, masque astucieux de rusé compère, dissimulé, fourbe, avide, libidineux et fesse-mathieu... ». Ces éminentes qualités photogéniques le font engager séance tenante et, après avoir tourné deux films avec Alice Gisors, il obtient d'elle, par la menace d'un procès, la restitution d'un demi-million.

Revenu à Saint-Paul, il rachète au rabais le domaine d'Ormoy et, « déclassé » lui aussi par le séjour à Paris, y installe un hôtel qu'il exploitera avec une ancienne femme de chambre du Royal d'Évian, qu'il a épousée en secondes noces.

Tout cela s'est fait par procuration, au nom de Robert, mais à son insu. Quand celui-ci apprend que le château, converti en hôtel, sera habité par le couple assorti de ce fermier rapace et de cette fille légère, établis aux lieux et places de ses ancêtres cérémonieux, et qu'on projette de l'employer lui-même à rabattre les clients, un court combat se livre en lui entre son honneur et son intérêt, qui est devenu aussi celui de Pernette et de leur fils.

Bien que sa propre déchéance fût à l'origine de tous ces bouleversements, il ne peut accepter cette transformation. Surpris par Pernette au moment où il se prépare à mettre le feu au futur hôtel, il renonce, au nom de leur enfant, à son projet incendiaire. Mais il ne pourra plus désormais supporter la vue de ce château, ni vivre dans son voisinage. Il obtient au Maroc une concession de 300 hectares à défricher

et s'embarque, en plein accord avec Pernette, qui ne regrettera pas son ancien pays, car « le pays, pour elle, c'est Robert et... le petit ».

Si Robert d'Ormoy, le héros de M. Henry Bordeaux, consent à s'expatrier, c'est bien pour des raisons impérieuses, dictées par un sursaut de conscience, presque indépendant de sa propre volonté. Nous pensons pourtant qu'il part, vraisemblablement, sans idée de retour.

Il n'a, en cela, rien de commun avec les voyageurs de M. Maurice Bedel.

M. Maurice Bedel, dans son dernier livre *Zigzags* (Flammarion), nous apprend, en effet, que, depuis la guerre, le Français voyage. Il voyage pour connaître la géographie et parce que les nouveaux pays d'Europe, poussés comme des champignons à la suite des traités de paix, ne peuvent plus rester pour lui des noms immobiles sur des cartes.

Ayant essayé d'apprendre la géographie et l'histoire en collectionnant avec fureur les nouveaux timbreposte, mais s'étant vite aperçu qu'il était plus rapide d'aller voir « sur place » que de s'y reconnaître dans cette pluie d'images de toutes formes et de toutes valeurs qui submergent le marché, le Français est donc parti...

C'est à sa suite, mais surtout à la suite de M. Maurice Bedel, que nous faisons, en zigzags, quelques voyages en Europe. Ce n'est certes pas pour y visiter des villes et des musées, ni pour contrôler si ce que nous disent les guides de tous les pays, en matière d'art, d'archéologie ou de statistique, est bien exact. L'habitant le tente plus que le pays, et c'est un voyage à la fois plus superficiel et plus séduisant que l'amusant auteur de *Zulfu* nous invite à faire à ses côtés.

S'il s'en dégage parfois pour nous une ombre de mélancolie, c'est que nous regrettons avec lui tous les attentats faits à la beauté naturelle des lieux, par le mercantilisme inconscient ou le mauvais goût de ceux qui tiennent entre leurs mains la destinée des paysages historiques.

Ce « tour » en Europe nous ramène en France par Andorre, et nous échouons enfin à Montparnasse. Mais le spectacle en est si navrant pour M. Maurice Bedel qu'il est préférable de n'en point parler.

JACQUES SEMPRÉ.

Quelques films devant le public

« Chercheuses d'or »

En dehors des très beaux numéros de music-hall que ce film nous donne et qui en constituent l'un des plus grands attrait, nous y suivons trois intrigues, d'un intérêt différent, mais qui permettent aux excellents acteurs qui en sont les protagonistes de déployer leur talent, celui-ci très réel.

A vrai dire, ce n'est pas une production qui nous passionnerait par son sujet, si elle ne nous donnait pas en même temps l'occasion d'admirer les plus belles jambes, les plus beaux sourires et les plus beaux cils d'Hollywood. On sent très bien qu'un grand désir d'exhibition a présidé au montage de toutes les scènes et, ma foi, nous nous laissons tout simplement émerveiller par tant d'entrain et de bonne volonté prodigués pour nous. Voilà, mis en œuvre pour nous plaire, le machinisme des grandes revues, et il faut reconnaître, en l'occurrence, que l'Amérique ne néglige rien lorsqu'il est question de mises en scènes somptueuses, demandant un très grand nombre de figurants, dont aucun n'est médiocre.

C'est, en somme, « l'envers du décor » que nous voyons dans *Chercheuses d'or*, et nous partageons le sort de quelques « girls » subissant le contre-coup de la crise qui a forcé leur directeur à fermer le music-hall en déconfiture, où elles se livraient à leurs exercices chorégraphiques.

Mettant en commun leur misère et dans l'attente d'un engagement, il faut avouer que Polly, Carol et Trixie, toutes trois fort jolies filles, ne font pas pitié. Le film ne prenant pas du tout le genre dramatique, nous savons même que la fortune finira par leur sourire, à condition de l'aider un peu, bien entendu.

Pour Polly, la plus jolie des trois, ce sera sous les traits d'un jeune compositeur qui habite en face d'elle et qui lui dédie ses chansons sentimentales en les accompagnant de sourires, d'oeillades et de baisers. C'est vite, de leur part à tous deux, le grand amour.

Or il se trouve que ce jeune homme, qu'on croit pauvre, est l'un des plus riches de Boston, que, de plus, il a du talent et qu'il sera, à la fois le compositeur, le commanditaire et le jeune premier de la nouvelle revue que l'ancien directeur des petites va monter. Polly en sera la vedette. Cela cause un véritable scandale dans la famille très « collet monté » du jeune homme. Son frère aîné, délégué avec un vieil ami pour l'arracher des griffes de cette « femme de théâtre, parasite, vulgaire », tombera dans les filets de Carol et de Trixie. Il y aura, à la fin, trois mariages, rien que ça.

De très bonnes scènes de comédie sont intercalées entre les numéros de music-hall et les passages quelquefois vaudevillesques du film. Il faudrait citer beaucoup de noms pour n'oublier

personne parmi les vedettes qui le font valoir. Les jolis yeux de Ruby Keeler valent cependant la peine d'être signalés. Quant à Aline Mac Mahon, que nous retrouvons dans *Valet d'argent*, la variété de ses expressions la rend apte à tous les rôles.

Les jolis airs chantés par Dick Powell seront un des succès de l'hiver.

« Hallelujah, I'm a tramp ! »

C'est un film qui nous aidera à rester de bonne humeur au milieu des difficultés matérielles, car il nous prouve que la source de tous nos soucis : c'est



Al Jolson dans « Hallelujah, I'm a tramp ! ».

l'argent. Il nous le prouve d'une façon charmante et pleine de fantaisie en nous montrant toute une bande de clochards pour lesquels le travail serait un véritable désastre. Ils se contentent de vivre de l'air du temps, l'air du temps ne les engraisant, bien entendu, qu'à condition d'y ajouter le produit de quelques maraudes et, quelquefois, une bonne aubaine qui leur vient de leur chef et ami : Bumper.

Le public donnera toujours sa sympathie immédiate à un genre de héros comme Bumper, qui sait enjoliver sa pauvreté des chansons les plus entraînantes et trouver un plaisir, d'ailleurs très communicatif, à ne s'embarrasser ni des lois, ni des convenances, ni des préjugés. Il répond, en somme, assez bien à ce que nous possédons tous en nous-mêmes d'inavoué, et que notre genre de vie, notre éducation, nos atavismes nous cachent ou nous interdisent : le désir quasi mystique du moindre effort, près de la nature.

Au reste, Bumper est un fort honnête homme, incapable d'une bassesse,

d'une action indécise. Sa douce et joyeuse philosophie paraissant le mettre à l'abri de tous soucis, nous pensions donc qu'il pouvait être heureux jusqu'à la fin de ses jours. Oui, si l'amour, sous les traits d'une charmante jeune femme, retirée par lui de la rivière dans laquelle elle s'était jetée par désespoir, n'était venue bouleverser tout son système de vie.

Cette jeune rescapée a perdu la mémoire, même de son nom. Elle ne sait donc plus que, si elle a voulu en finir avec la vie, c'est parce que l'homme qu'elle aime est un jaloux, l'accusant injustement des pires trahisons. Comment Bumper, lui aussi, les aurait-il ? Comment saurait-il surtout que cet homme, l'un des plus riches de New-York et maire de cette ville, est un de ses... amis ? (Oui, c'est comme ça !)

En attendant, la pauvre petite, qu'il a baptisée June, ne connaît que Bumper, n'aime que Bumper. Mais pour que cette jeune enfant, qui n'est arrivée dans la vie du vagabond qu'avec sa beauté et son amnésie, ne meure pas de faim, Bumper... travaillera. Renié par tous ses amis les clochards, et jugé par eux dans un tribunal de fortune, il est pourtant acquitté pour « irresponsabilité ».

Et il sera heureux jusqu'au jour où, ayant appris qui est June, il considérera que son bonheur ne lui appartient pas. Remise par ses soins en présence de son ancien amant, June retrouvera la mémoire du passé et perdra... celle du présent. Elle ne sait plus qui est Bumper... Celui-ci retournera à ses joies d'autrefois, mais seront-elles aussi pures ?

Joli film, admirablement joué, au sujet peut-être pas très neuf, mais qui nous procure une émotion douce et délicate, ce qui n'est pas si courant.

« La 40 CV du Roi. »

Lilian Harvey nous rappelle que de nos jours encore, — mais au cinéma, — les rois peuvent épouser des bergères. Le genre « bergère » que la vedette paraît avoir définitivement adopté, — les metteurs en scène n'ont décidé pas pour elle beaucoup d'imagination, — lui va d'ailleurs à ravir, et nous ne nous laissons pas de sa grâce mutine, de ses émerveillements, de sa petite moue de dépit, de ses pleurs de petite fille, si vite séchés.

Domage pourtant que la jolie Lilian n'aborde pas plus souvent d'autres rôles, où il est probable qu'elle excellerait...

Lili Nieler est une petite chanteuse de café dansant, qui n'a pour elle que sa jeunesse et sa beauté. Son talent, s'il existe, est méconnu de tous, mais surtout du directeur de l'établissement où elle est engagée. Renvoyée un soir et osant à peine rentrer chez sa logeuse, l'impayable M^{me} Watchek, le chauffeur du roi de Ruthanie (?) la prend dans sa voiture, une superbe

40 CV ! — qui n'a pas rêvé d'en avoir une semblable ? — et la reconduit jusqu'à sa porte.

Vous pensez si, de ce fait, les comédies vont leur train. Lily est prise immédiatement pour la favorite du roi et le bruit en parvient aux oreilles de Sa Majesté, qui est évidemment... un beau jeune homme sachant jouer du piano et chanter les mélodies qu'il compose, mais qui, de plus, ne veut pas épouser la princesse que l'État lui destine.

Il faudra beaucoup de péripéties et d'in vraisemblances pour arriver à ce que le roi et Lily se connaissent et s'aiment, encore plus pour faire accepter par l'État cette reine délicate mais née sur les planches. Nous ne sommes pas à cela près, et nous serions même très déçus qu'il en fût autrement.

Cette atmosphère de fantaisie, je dirai même presque de féerie, est tout à fait celle qui convient à la blondeur de Lilian Harvey, au charme prenant du beau ténébreux qu'est John Boles, dont la voix est bien belle. C'est elle qui convient aussi au public qui veut se reposer des films réalistes et voir dans le cinéma un délassement qui charme les yeux. Et puis, enfin, il faut bien des films qui fassent rêver les jeunes filles.

Il convient de signaler la perfection avec laquelle Maude Eburne tient le rôle de la logeuse, devenant un véritable « manager » pour la petite étoile en veine d'ascension. Elle obtient un succès personnel indiscutable.

« La Vie privée d'Henry VIII »

Voilà un film qui fait honneur au cinéma, et au cinéma anglais en particulier.

C'était un vaste sujet. Il était malaisé de ne pas rendre lourde et indigeste une production qui devait nous résumer la vie privée d'un monarque qui eut tant d'aventures sentimentales et amoureuses que la légende s'en est dès longtemps emparée et d'isoler cette vie privée des aventures politiques et religieuses



Lilian Harvey tient tête à John Boles dans « La 40 CV du Roi ».

ses d'un règne qui fut l'un des plus chargés de l'histoire.

Reconstituer avec une pareille réussite une telle époque représente un travail considérable. La justesse et la précision dont il a fallu faire preuve pour ne pas déformer la vérité historique exigeaient du metteur en scène des qualités exceptionnelles. Alexandre Korda nous a montré qu'il les possédait.

D'un bout à l'autre de la bande, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la perfection avec laquelle s'ordonne le scénario, tant dans son ensemble que dans son détail.

Le public prend un plaisir rare à voir se mouvoir sur l'écran ce roi un peu effrayant, qu'il apparente à Barbe-Bleue lorsqu'il apprenait, sur les bancs de l'école, son histoire dans les manuels. Henry VIII, qui possédait six femmes, dont les noms nous sont



Charles Laughton au milieu de sa cour, dans « La Vie privée d'Henry VIII ».

restés familiers et dont deux périrent sur l'échafaud pour punition de leur adultère, nous apparaît cette fois sans mystère, et il est temps de parler du génial acteur qui nous le représente.

Charles Laughton est le véritable Henri VIII des portraits, mais il a su donner un tel mouvement à son rôle, un tel débordement de vie, une telle puissance, qu'il est impossible de l'oublier après l'avoir vu. Il fallait un très grand acteur pour rendre le personnage à ce point saisissant et accuser, sans charge, son tempérament sensuel

et voluptueux, avide des jouissances les plus diverses, souriant au bonheur comme un enfant, cruel sans méchanceté. A côté de ses manières grossières que voulait l'époque, de cette gloutonnerie à saisir le plaisir sous toutes ses formes, il fallait faire ressortir le côté raffiné et spirituel de l'homme. Charles Laughton s'y est surpassé.

Tout nous frappe dans sa composition : son rire, sa démarche, l'art qu'il met à rendre mobile chaque partie de sa physionomie, sa bouche vivante et éloquente, ses petits yeux toujours en éveil, jusqu'à son souffle, écho de son tumulte intérieur.

Si tout pâlit, dans le film, à côté d'un tel homme, ce serait être injuste que de passer sous silence la beauté d'Anne de Boleyn, de Jane Seymour, de Katherine Howard, le charme amusant d'Anne de Clèves.

Quant à la vieille nourrice, elle nous divertit fort avec ses « charmes ». Il convient de donner aussi un bon point... et une sucette au Prince de Galles, le plus jeune acteur du monde, pour avoir su si bien pousser au micro ses cris de nouveau-né.

LE FAUTEUIL 48.

Néanmoins pas de prendre part à nos concours mensuels, dont le premier est :
« Si vous étiez metteur en scène ».

(Voir page 33.)

LES FILMS DU MOIS

Ame de clown. — Jenny Gerhardt. — L'Ami Fritz. — Ah ! Quelle gare ! — Le Baiser devant le miroir. — Une Femme au volant. — Tout pour l'amour. — Tout pour rien. — Colomba. — Conflits. — King-Kong. — La Maison des Morts. — La Maternelle. — 600.000 francs par mois. — Une vie perdue. — Toto.



P. Caillol, P. Fresnay et Pasquali.



Sylvia Sydney.



M. Guitty, L. Dubosc, S. Bourday.



A droite : Dranem et Jeanne Boitel.

AME DE CLOWN

Interprété p. PIERRE FRESNAY, PASQUALI. Réalisation d'IVAN NOE et DIDIER.

Le clown Teddy connaît la gloire grâce à Jack, qui reste son obscur « partner ». Une jeune femme prend ce dernier pour Teddy et lui dit son admiration ; les deux jeunes gens s'aiment, et une semaine de fol amour s'écoule pendant laquelle Jack dépense 25.000 francs appartenant à Teddy. Tout est découvert, et Teddy va faire arrêter son partner ; il admet enfin sa dette morale envers Jack et pardonne.

De la savoureuse pièce du théâtre, Michel Ivan Noe (auteur) et Marc Didier ont tiré un film à qui il ne manque rien pour obtenir un gros succès populaire. Manquerait-il d'ailleurs quelque chose que cela passerait inaperçu, tellement l'attention est absorbée par le jeu admirable de Fresnay, qui, ne se contentant pas d'être un de nos meilleurs jeunes premiers de théâtre, vient recueillir au cinéma des succès éclatants. Un seul acteur pouvait interpréter le rôle de Teddy, c'est Pasquali. Il est parfait.

JENNY GERHARDT

Interprété par SYLVIA SYDNEY. Réalisation de MARION GERING.

Pauvre, une jeune fille aime un homme de très riche famille et devant qui s'ouvre un bel avenir politique. Elle fait le sacrifice de se séparer de lui pour qu'il puisse continuer à vivre dans les milieux favorables à son ascension politique et financière. Des années passent ; lui devient célèbre ; elle, travaille pour vivre. Mais, au moment de mourir, il fait appeler à son chevet la seule femme qu'il ait jamais aimée, Jenny Gerhardt.

On a trop cherché, dans ce film, à utiliser tous les effets qui firent le succès de *Back Street* ; le sujet lui-même n'en diffère que dans le détail. Il faut en conclure que tout l'intérêt que nous avons porté à ce film vient de l'interprétation du rôle principal. Sylvia Sydney s'est, pour ainsi dire, identifiée au rôle de la triste et résignée Jenny Gerhardt, et elle fait preuve là d'un talent complet, fait de sensibilité, d'émotion et surtout d'intelligence. Sa beauté si particulière est toujours une nouveauté.

L'AMI FRITZ

Interprété par LUCIEN DUBOSC, SIMONE BOURDAY et LAMY.

Réalisation de JACQUES DE BARONCELLI. Fritz Kobus est président du club des célibataires. Mais le rabbin du village s'est juré de le marier dans l'année. Au cours d'un séjour de repos qu'il fait dans sa ferme, Fritz s'éprend peu à peu et sans s'en apercevoir, de la petite Suzel, fille de ses fermiers. Le renoncement qu'il essaie de s'imposer le rend malade. N'y tenant plus, il s'avoue son amour, l'avoue à Suzel et se marie. Le rabbin a triomphé.

Toutes les qualités du beau livre d'Erckmann-Chatrian se retrouvent dans cette réalisation de Baroncelli : ouvrage sain et rustique, robuste et gai. Le metteur en scène a fait preuve d'une très grande habileté dans la reconstitution du cadre alsacien où se passe l'action. Deux acteurs remarquables, Lucien Dubosc, qui nous vient de la Comédie-Française, et Charles Lamy, tiennent les rôles de Fritz et du rabbin. Simone Bourday, petite Suzel, est on ne peut plus charmante.

AH ! QUELLE GARE !

Interprété par DRANEM, JEANNE BOITEL. Réalisation de RENÉ GUISSART.

Tuvache, qui voyage sans billet, est poursuivi par l'inspecteur de la compagnie. Il se réfugie dans une petite gare, où il revêt le costume du chef de gare absent. L'inspecteur arrive, le prend pour cet employé et fait la cour à la femme de ce dernier. Les imbroglios succèdent aux imbroglios. Finalement, le vrai chef de gare survient, et l'inspecteur permet à Tuvache de voyager régulièrement sans payer sa place.

Un film tiré d'une pièce de Mouton-Ronportera toujours un gros succès populaire. C'est le cas de *Ah ! quelle gare !* adapté du vaudeville : *Il est cocu le chef de gare*. On se doute un peu du genre d'esprit que l'on peut y trouver. D'autre part, jamais on ne sent dans cette bande la moindre autorité, qualité première d'un metteur en scène, ce qui fait que les scènes de Dranem sont pleines de drôleries et de bonne humeur, les scènes de Jeanne Boitel agréables, celles de Lurville, homme de théâtre, terriblement théâtrales.

LE BAISER DEVANT LE MIROIR

Interprété par NANCY CARROLL, FRANK MORGAN, GLORIA STUART. Réalisation de JAMES WHALE.

Un homme découvre que sa femme le trompe, et la tue. Son ami, qui le défend, obtient de lui tous les détails sur les circonstances du drame. Rentré, l'avocat retrouve chez sa femme les mêmes symptômes que chez la victime. Il fait une enquête et s'aperçoit qu'en effet elle le trompe. Se promettant de la tuer, il obtient d'abord l'acquiescement de son ami. Mais il aime trop sa femme pour ne pas lui pardonner.

Quoiqu'un peu conventionnel, ce sujet est original, mais se rapproche plus du théâtre que du cinéma. Il est d'ailleurs difficile d'obtenir un bon mouvement cinématographique avec un scénario qui comporte une longue plaidoirie comme celle au cours de laquelle l'avocat obtient la certitude que sa femme le trompe. Mais le jeu sincère des acteurs nous intéresse aux événements curieux de cette double histoire. Gloria Stuart et surtout Nancy Carroll sont remarquablement belles. Frank Morgan, l'avocat, est naturel.



Nancy Carroll et Frank Morgan.

UNE FEMME AU VOLANT

Interprété par HENRY GARAT, LISETTE LANVIN, ROBERT ARNOUX et RAYMOND CORDY.

Réalisation de KURT GERRON.

Deux fabriques de pneus, Jadin et Villiers, sont concurrentes. D'autre part, le fils Villiers aime M^{lle} Jadin, et tous deux courent pour leur propre maison. Yvonne Jadin, par suite d'un subterfuge, gagne une course avec une auto montée sur pneus Villiers. Le scandale serait inévitable si l'amour des deux jeunes gens n'entraînait la fusion des deux firmes.

On ne peut reprocher grand chose à ce film, de même qu'on ne peut en faire des louanges. Il perpétue la série de ces films mi-opérettes, mi-comédies, qui ont fait le triomphe d'Henry Garat et dans lesquels il charmera toujours une bonne partie des habitués du cinéma. Sa nouvelle partenaire, Lisette Lanvin, manque un peu de conviction ; mais attendons de mieux la connaître pour mieux la juger. Quant à Raymond Cordy, chauffeur infatigable, il est responsable en grande partie des rires du public.



Lisette Lanvin, Garat et Cordy.

TOUT POUR L'AMOUR

Interprété par JEAN KIEPURA, LUCIEN BAROUX et CLAUDIE CLÈVES. Réalisation de JOE MAY.

Gatti, ténor célèbre, s'éprend d'une jeune fille, Lixie, qu'il prend pour une figurante. Il lui donne, à contre-cœur, un mot de recommandation pour un jeune musicien qu'elle croit aimer, alors que peu à peu elle s'éprend à son tour du ténor. Vexée, elle déchire la recommandation et va se marier avec un ancien prétendant, le baron Kleberg. Mais Gatti l'enlève le jour du mariage, au moment de la cérémonie religieuse.

Joë May nous avait habitués, avec *Paris-Méditerranée* et *Le Chant du prisonnier*, aux films à succès. Sa dernière réalisation n'infirmes rien une réputation maintenant solidement établie. Jean Kiepura, beau garçon, chante agréablement et avec beaucoup de naturel et de fantaisie ; il nous devient de plus en plus sympathique. Lucien Baroux, son inséparable ami, est irrésistible ; Claudie Clèves, Colette Darfeuil, Pierre Magnier, Jean Martinelli et Charles Deschamps complètent une excellente distribution.



Jean Kiepura et Lucien Baroux.

TOUT POUR RIEN

Interprété par DUVALLES, JACQUELINE FRANCELL, FRANÇOISE ROSAY, ALCOVER. Réalisation de RENÉ PUJOL.

Le jeune Durand, modeste scribe, est bombardé directeur de *Tout pour rien*, vaste entreprise d'escroquerie, montée par un louche individu qui s'enfuit avec toute la recette. Notre pauvre Durand croit être poursuivi, mais s'il est arrêté effectivement, c'est pour être maintenu à la tête de l'établissement qu'il a fait prospérer et qui devient une honorable maison. Il pourra épouser la fille de l'irascible M^{me} Bossu.

René Pujol est de ceux qui, pour leurs coups d'essai, veulent des coups de maître. Et, parmi tant de nouveaux « jeunes », il est aussi de ceux qui promettent le plus. Il faut dire que sa tâche a été grandement facilitée par une troupe d'acteurs remarquablement homogène. Citons d'abord Duvallès, qui déchaîne le fou rire dans ce rôle d'ahuri-arrivé, où il est inégalable ; Françoise Rosay, très intimidante ; Jacqueline Francell, qui tourna récemment dans les studios d'Hollywood ; Almerie, et Alcover en vieux filou.



Duvallès.

COLOMBA

Interprété par JEAN ANGÉLO, JOSETTE DAY, RAYMOND CORDY, GASTON MODOT. Réalisation de JACQUES SÉVERAC.

Colomba accuse les Barricini d'avoir tué son père. Elle réclame contre eux, à son frère, fraîchement libéré du service militaire, une vendetta. Orso, amoureux d'une jeune Anglaise qu'il a connue pendant son voyage de retour du régiment, refuse. Mais, attaqué par le fils Barricini, il le tue. Le cas de légitime défense est reconnu, et il pourra épouser Lydie Nevil, la jeune Anglaise.

Si peu que l'on pût attendre de l'adaptation cinématographique de l'œuvre attachante de Prosper Mérimée, le film de Jacques Séverac est décevant. De l'immortel chef-d'œuvre il ne reste rien : ni la couleur locale, ni l'atmosphère de fatalité dramatique, ni la « passion » de Colomba. A part peut-être Cordy et Modot, tous les acteurs jouent faux, toujours « à côté ». Et que dire du dialogue ? En définitive, une seule qualité dans ce film : les excellents paysages dus à la caméra de Jean Isnard.



Au centre : Jean Angélo.



Madge Evans et R. Montgomery.



Kong démolit le métro aérien.



A droite : Chmelioff.



Madeleine Renaud.



Au centre : Biscot.

CONFLITS

Interprété par ROBERT MONTGOMERY, WALTER HUSTON, MADGE EVANS. Réalisation de JACK CONWAY.

Premier conflit : un jeune officier de marine est devenu l'amant de la femme d'un aviateur infirme. Se sacrifiera-t-il ? Second conflit : ce même officier impulsif contrevient aux ordres de ses chefs et provoque une terrible catastrophe maritime. Rejeté de l'armée, trouvera-t-il dans l'amour un suprême réconfort ? Ou, au contraire, une mort héroïque rachètera-t-elle ses fautes passées ?

Pittoresque, animé d'une rigoureuse précision dans le détail, sans bavures et sans faiblesse, cet épisode de la guerre maritime, vue, corrigée et idéalisée, a été réalisé avec l'abondance des moyens à laquelle nous ont habitués les « producteurs » américains. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est que l'intrigue elle-même paraît noyée sous le déploiement extraordinaire de la mise en scène. Interprétation de premier ordre, en tête de laquelle se place Montgomery, dont la popularité s'étendra, d'ici peu, sur la France.

KING-KONG

Interprété par FAY WRAY, ARMSTRONG. Réalisation de MERIAN C. COOPER.

Une troupe est allée tourner un film dans une île où vivent encore des animaux préhistoriques. Grâce à l'étrange passion qu'il a pour la vedette, les réalisateurs parviennent à ramener à New-York un gigantesque gorille de 15 mètres ; exhibé sur la scène d'un grand théâtre, Kong parvient à s'échapper et répand la terreur dans la ville. Après avoir démoli des maisons entières, le métro aérien, il est enfin anéanti par des projectiles lancés par avions.

Si le réalisateur a cherché à créer une atmosphère d'épouvante, disons qu'il n'a pas toujours atteint son but, puisque de nombreuses scènes amènent le sourire aux lèvres des spectateurs. Mais, si l'on a voulu simplement utiliser dans une seule bande tous les progrès de la technique photographique, alors, oui, ce film mérite d'être vu pour le très gros effort qui a été tenté. A ce point de vue, la scène où Kong, perché au sommet de l'Empire State Building, est attaqué par les avions, est absolument stupéfiante.

LA MAISON DES MORTS

Interprété par M. P. CHMELIOFF. Adaptation française d'HENRI MONGAULT.

Depuis les événements français de 1848, Nicolas 1^{er} vit dans la crainte permanente d'une révolte. Parmi une bande de jeunes conspirateurs révolutionnaires arrêtés, se trouve Dostoïevsky, que son livre *Les pauvres gens* a déjà rendu presque célèbre. Condamné à mort, gracié, puis déporté, Dostoïevsky va connaître en Sibirie les affreuses cruautés du despotisme tsariste.

Une vie romancée, presque un documentaire ; aussi nous nous trouvons devant une œuvre lourde et pénible à supporter. Notons deux ou trois excellents passages, par exemple la scène de la bastonnade ou celle, fameuse, des bains de vapeur. Ces tableaux sont de la meilleure école russe, et ce n'est pas peu dire. Chmelioff, du théâtre artistique de Moscou, a créé un Dostoïevsky tel que ses livres nous le laissaient imaginer. C'est là le meilleur éloge qu'on puisse lui adresser.

LA MATERNELLE

Interprété par MADELEINE RENAUD, MADY BERRY, ALICE TISSOT et H. DEBAIN. Réalisation de BENOIT-LÉVY et MARIE EPSTEIN.

Délaissée, Rose, femme de service à l'école maternelle, retrouve, dans l'amour de l'enfance, la joie de vivre. Bientôt une idylle naît entre elle et le Dr Libois, délégué cantonal. Mais la petite Marie, jalouse, tente de se suicider. Rose, conciliant devoir et amour, épouse le Dr Libois et continuera ainsi à vivre au milieu de tous les « siens ».

Ce film s'élève incontestablement au-dessus du niveau actuel de la production française. Il faut admirer le grand art avec lequel Jean Benoit-Lévy et Marie Epstein, qui connaissent leur métier, ont su tirer parti d'une bande de cent gamins qu'ils ont recrutés sur les bancs même de l'école maternelle. Madeleine Renaud, qui est une très grande artiste, a réussi ce tour de force de paraître naturelle, émouvante, pathétique auprès d'enfants qui n'ont pas encore appris ce qu'est le mot « cabotinage ».

600.000 FRANCS PAR MOIS

Interprété par BISCOT, P. DE GUINGAND, MARTHE MUSSINE, GERMAINE MICHEL. Réalisation de LÉO JOANNON.

A la suite d'un pari invraisemblable, Galupin doit dépenser la somme de 600.000 francs par mois. Mais chaque jour s'aggrave un déficit à rebours ; la fin du mois le trouve détenteur d'une somme considérable, et il a perdu bonheur, tranquillité... et pari. Heureusement que le riche auteur du pari est amoureux de la fille de Galupin. Il unira sa personne et sa fortune à la famille Galupin.

Histoire archi-connue du savetier et du financier à laquelle Léo Joannon et Biscot réussissent quand même à nous intéresser. Faisons cependant quelques réserves pour une partie du dialogue et certains effets un peu gros dont l'absencen'aurait rien retiré de la valeur du film. Une bonne interprétation entoure Georges Biscot, et on aurait même souhaité que les rôles de Marthe Mussine, qui a du talent, et de Pierre de Guingand, qui a très adroitement campé le rôle du milliardaire blasé, fussent plus importants.



A droite : Yolande Laffon.



Jim Gérald et Albert Préjean.

UNE VIE PERDUE

Interprété par RAYMOND ROULEAU, YOLANDE LAFFON et MARCEL VALLÉE. Réalisation de RAYMOND ROULEAU.

Une femme tue sa rivale. On accuse un criminel notoire ; mais le mari, qui voulait divorcer pour cette rivale, sait la vérité. Il ne dira rien, désireux de venger sa maîtresse par les ravages que ce meurtre caché fait peu à peu sur sa femme. Celle-ci se décide à avouer ; un accident l'en empêche, qui lui fait perdre la mémoire. Son mari, devant tant de souffrances, pardonne.

Ne ménageons pas nos éloges pour une telle réussite. Elle apporte une bouffée d'optimisme à ceux qui, témoins de la dernière saison cinématographique, attendent avec appréhension la nouvelle production française. Raymond Rouleau a réalisé et interprété là un film à la hauteur de son intelligence, facilité en cela par le dialogue toujours sobre, fin et précis de Jacques Deval. Yolande Laffon est excellente dans le rôle si difficile de la femme.

TOTO

Interprété par ALBERT PRÉJEAN, RENÉE SAINT-CYR, JIM GÉRALD, OUDART et GOUPIL.

Réalisation de JACQUES TOURNEUR.

Toto voleur de chiens, poursuivi par des agents, se réfugie dans la chambre de Ginette, dont il tombe amoureux. Emprisonné, il rencontre le financier Bruno, qui lui promet monts et merveilles. En fait, ce dernier essaiera de conquérir Ginette devenue prix de beauté, mais finalement l'amour triomphera de l'argent... et de la police.

Un sujet peu nouveau, mais sur lequel viennent se greffer de bonnes trouvailles qui donnent à Albert Préjean l'occasion de nous montrer qu'il est toujours aussi sympathique. Il est bien entouré par Renée Saint-Cyr, qui cependant ne réussit pas encore à nous imposer son talent ; Jim Gérald, très drôle, dans le rôle du puissant financier, Goupil, et enfin, dans un rôle épisodique, par le regretté Prince Rigadin, dont c'est là le dernier film. Bonne mise en scène de Jacques Tourneur, qui a de qui tenir.

GEORGES COHEN.



MACHINES PARLANTES
ET
DISQUES
ULTRAPHONE

SEUL VERSIGNY
APPREND A BIEN CONDUIRE
A L'ÉLITE DU MONDE ÉLÉGANTE
sur toutes les grandes marques 1933

162, AVENUE MALAKOFF
87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillet Entrée du Bois



YXA

Produit opothérapique agissant exclusivement sur les glandes mammaires et pouvant être absorbé par les organismes les plus délicats.

Le traitement des "GRANULÉS DE PLACENTA" peut être suivi soit pour le raffermissement, soit pour le développement de la poitrine sans inconvénient pour toute autre médication. (Voir mode d'emploi).

La boîte essai..... Frs. 16. » Franco. 18. »
— 1/2 cure — 42. » — 44. »
— cure..... — 65. » — 67. »

Envoi discret contre remboursement ou mandat adressé à : Produits YXA, service L. 2, rue Condorcet, Paris-9^e

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout, Reçoit de 10 h. à 7 h. M^{me} THEODORA. 72^{bis}, rue des Martyrs (18^e). Corresp. Env. prén., date de nais. 15 fr.

Pour développer ou raffermir les



ECRIVEZ-MOI et joignez un timbre pour recevoir ma réponse sous enveloppe fermée. Sarah XANTÈS, 113 rue Charles-Baudelaire, Paris-12^e

UNE VICTOIRE DU PROGRÈS ! AIGLON

LE PLUS PETIT
appareil photographique du monde

d'une
PRÉCISION INCOMPARABLE
Poids net : 55 grammes.
Dimensions de l'appareil : 40 x 25 millimètres.

LE PLUS ÉCONOMIQUE
car les 3 bobines « Aiglon », de 8 prises chaque, ne coûtent que 6 francs, soit
25 centimes la prise.

L'APPAREIL CHROMÉ DANS SON ÉTUI CUIR, PRIX IMPOSÉ
Fabrication française. **48 Frs** Breveté, Modèle et Marque déposés.

PORTEZ EN POCHE UN AIGLON, au même titre que jusqu'ici une montre ou un briquet !

En vente dans tous les magasins de photographie et grands magasins.
Fabriqué et distribué par les Établ. R. STEINER, 41, B^{is} Haussmann, PARIS - Tél. : Opéra 23-70/71
AGENTS DEMANDÉS

Les Artistes ont leur préféré...

l'Apéritif PIKINA

Dégustez-le...

il sera aussi le vôtre.

« CINÉ-MAGAZINE »
A L'ÉTRANGER

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Enfin, nous voyons davantage de films français sur les écrans de notre ville. Avant tout autre, signalons *Mademoiselle Josette, ma femme*. Depuis *Paris-Méditerranée*, aucun film, même nord-américain, n'avait obtenu pareil succès. Nous avons eu encore *I. F. I ne répond plus*, qui nous fut présenté dans sa version française. Franc succès aussi pour *Voyage de noces*, *Sa meilleure cliente* et *La Fleur d'orange*. Quant à l'*Opéra de quat'sous*, on nous l'annonce depuis trois mois, mais aucun

directeur de salle ne veut le passer parce qu'il n'a pas plu lors de sa présentation à la presse. Enfin on nous annonce pour le mois prochain *L'Homme à l'Hispano*. Comme on le voit, les productions françaises et européennes occupent une grande place sur nos écrans cette saison. R. A. L. M. A. R.

POLOGNE

La nouvelle saison cinématographique nous apporte une dizaine de films de production polonaise, dont certains sont déjà terminés et d'autres sont encore sur le chantier. C'est *L'Histoire d'un péché* qui ouvrira la série. Cette bande est tirée du célèbre roman de Stéphane Zeromski. — Les films d'espionnage sont en vogue

dans tous les pays. C'est pourquoi Mécilas Krawicz tourne actuellement un film de ce genre, *L'Espionne masquée*, d'après un scénario inédit de l'écrivain Antoine Marczynski. Le rôle de l'espionne est joué par Hanna Ordonowna, secondée par Boguslas Samborski et un nouveau jeune premier, Georges Pichelski. — L'éminent comédien tchèque Vlast Burian est venu jouer un film polono-tchécoslovaque à Varsovie. Cette production *Douze Chaises* a été réalisée en commun par le metteur en scène polonais Michel Waszynski et le réalisateur tchèque Mac Fric. — Adam Kreptowski, l'animateur du film *La Piste blanche*, qui remporta un vif succès en Italie, s'est remis au travail. Il tourne actuellement un second film de montagnes, *La Montagne morte*, dans les monts Tatra. CHARLES FORD.

ITALIE

Une nouvelle réglementation en Italie. Le gouvernement italien vient de prendre de sages dispositions en faveur de l'industrie cinématographique. En effet, à partir d'aujourd'hui, les doublages des films en langue italienne devront être exécutés dans le royaume, et le pourcentage des films italiens que les salles cinématographiques sont obligées de projeter dans leur programme est augmenté sensiblement. Une taxe spéciale frappera les doublages et la synchronisation des films muets; les revenus de cette taxe seront dévolus en primes pour les meilleurs films nationaux réalisés chaque année. La contribution gouvernementale, par contre, de 2.500.000 livres annuelles en faveur de la production est supprimée. Un décret élève judicieusement les droits de douane sur les produits des pays qui ont abandonné l'étalon or et dont la valeur de la monnaie a diminué en rapport avec la lire italienne. GEORGI GENEVOIS.

MOTS CROISÉS

Nos lecteurs trouveront ci-dessous la réponse au problème numéro 3. L'abondance des matières nous oblige à reporter au mois prochain le problème numéro 4.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 3
Paru dans notre dernier numéro.

M	E	N	D	A	I	L	L	E		
E	L	E	E					E	R	G
R		F	R	A	N	C	E	N		
A		B	R	A	I			E	M	
W	Y	N	Y	A	R	D			O	
R	O	S	I		M	A	N			
I		E	N		A	I	N			
R	O	U	S	S	E	L	L		I	
I	N	N	E			O		T	E	
S	C	E	N	A	R	I	O		R	

Seins^o
développés, reconstitués embellis,
raffermis, salières comblées par les
Pilules Orientales
Toujours bienfaisantes pour la santé.
Flacon, contre remboursement 18 fr. 50.
J. RATIE, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS

COURRIER DES LECTEURS

DERNIERS ABONNEMENTS REÇUS :

M^{lle} Janette Dumortier (Berck-sur-Mer); M^{me} Royat (Vil'èranche-sur-Saône); M. Fontaine (Orbec); M. Schilizzi Jean (Rafr Zayat, Égypte); M^{me} D. Gacremvnc (Gand, Belgique); D^r Henrique Braz (Açores, Portugal); Adollah-Dadgaran, Téhéran (Perse); M^{lle} S. Guerre, Hiphong (Tonkin); M. Léon (Fontvieille); M^{lle} Logeais Berthe (Nantes); M. Robert Batisse (La Bourboule); M. Tuech Alfred (Vincennes); M. Raymond Bernard (Paris); M. Louis Hons (Toulouse); M. Dubrulle-Delannoy (Tourcoing); M^{me} Véron (Alger); M^{lle} Filet (Casablanca); M^{lle} Arnoult, Bordeaux; M. Viguier (Paris); M. Soler (Barcelone); M^{lle} Dupré (Madrid); M. Petit (Marseille); M^{lle} Lelong (Toulouse); M. Goldmann (Paris); M^{me} Dubois (Nice); M^{lle} Lacroix (Versailles).

Marlène Dietrich. — 1^o Je suis heureux que vous ayez apprécié *Haute Pègre*, comme je l'ai fait moi-même, car j'ai eu la surprenante et triste révélation que ce film, dans sa version doublée, n'avait eu aucun succès dans les cinémas de quartier qui le projetèrent. Et pourtant peut-on rêver fantaisie plus fine, ironie plus mordante, cynisme plus sympathique, si j'ose dire. Et quelle remarquable interprétation, qu'il s'agisse de Kay Francis, de Myriam Hopkins et surtout d'Herbert Marshall. C'était bien là un rôle type à « se casser les reins » et à se faire définitivement cataloguer dans un emploi de « vilain ». Mais, en grand artiste, il a su éviter cet écueil. — 2^o Aucune nouvelle de ce que devient *Lewis et Irène* et quel remarquable scénario cependant! Mais peut-être trop intelligent lui aussi. Merci pour vos compliments; je suis heureux que ce courrier et l'ensemble du journal vous donnent à ce point satisfaction.

Chardon Lorrain. — Vous avez parfaitement raison de rester sur vos positions, et vous avez parfaitement le droit aussi de n'avoir pas toujours les mêmes goûts que moi. Mais vous avez une façon de vous exprimer pour le moins assez singulière. Je n'ai jamais eu la prétention, moi, de me reconnaître le droit de juger un film avec autant de sévérité, je ne veux pas dire de partialité, que vous le faites pour *Théodore et Cie*. Maintenant peut-être suis-je, comme vous me le laissez entendre trop bête pour découvrir dans cette œuvre ce que vous y avez vu vous-même. Mais comme je vous félicite de la décision que vous avez prise de choisir désormais les films que vous voulez voir! Si je n'étais tenu par mon métier de les connaître tous, je vous assure qu'il y a longtemps que j'aurais pris cette résolution. À peu près de votre avis sur tous les autres points de votre long journal, et sans rancune.

Marcel Nilvaux. — 1^o *Le petit Écart* était interprété par Lucien Baroux, André Berley, Jeanne Boitel, Louise Lagrange, Richard Willm, Pizani, Fernand Frey, Alice Tissot. — 2^o Le dernier film de Simone Cerdan est, si je ne me trompe, *Les Vignes du Seigneur*. — 3^o Je viens de faire la connaissance de Claudie Clèves dans *Tout pour l'Amour*, qu'elle a tourné avec Kiepara et Lucien Baroux. Elle avait tourné auparavant de petits rôles, et c'est là sa première création.

P. K. T. J. — Il est, c'est certain, difficile de rêver film plus inepte et dépourvu de qualités que *Love on Wheels*. Comprendre les intentions de l'auteur, j'espère pour lui qu'il n'en a jamais eu d'autres que celles de gagner sa vie. Mais je me révolte quand c'est à ce point à mes dépens. Il ne faut pas chercher d'autres motifs à la bouderie du public! Chat échaudé craint l'eau froide.

Marcus superbus. — Une grande partie de *Trader Horn* a été tournée en Afrique, mais de nombreux raccords et aussi, je pense, de premiers plans ont été faits au studio. Il existe, vous le savez, des appareils nommés téléobjectif qui permettent de prendre en premier plan des objets très éloignés. Dans un film de ce genre, le scénario a pour moi si peu d'importance que je vous avoue ne pas me souvenir le dénouement m'a paru brusqué.

Un cinéaste cinéophile. — Tout à fait désolé pour les contretemps qui ne m'ont pas permis de vous répondre que je n'arrive pas à comprendre. — 1^o Hélas! mille fois hélas! Adolphe Menjou et Claudette Colbert sont les deux seuls interprètes que je connaisse dans *L'Enigmatique Monsieur Parkers*. — 2^o Pierre Labry fut le joyeux « Potiron » dans *Les Gâtés de l'Escadron*. — 3^o Monsieur Brun et Escartefigue furent interprétés par les mêmes artistes dans *Marius* et dans *Fanny*, comme d'ailleurs à la scène. Ce sont MM. Pierre Dullac et Delmont.

My love is Gary. — 1^o Charles Boyer, 6, rue Dante. — 2^o Vous avez satisfaction dans ce numéro, qui inaugure une série de concours mensuels. Chacun de nos numéros contiendra désormais et pendant un certain temps un concours complet, dont le résultat sera donné dans le mois qui suivra.

Amoureux de Lilliane. — J'espère que vous vous êtes trompé en datant votre lettre et qu'elle n'a pas mis un mois pour me parvenir. Ce serait vraiment un peu long pour venir de Morlaix à Paris. — Lillian Harvey: Fox Studios, Hollywood. Elle vous enverra directement sa photographie dédicacée... tout au moins je l'espère. Ne joignez aucun argent à votre lettre, mais seulement un coupon-réponse international de deux

FOURRURES

Signé

J. Richter

C'est
garanti.
Confiance absolue.

Service spécial pour la province :
51, r. des Martyrs, Paris.

Tél. : Trudaine 17-53

ou trois francs afin de couvrir l'affranchissement.

Fiancé de Joan. — Joan Crawford: M. G. M. Studios Culver City. Voyez réponse à *Amoureux de Lilliane* en ce qui concerne l'envoi de photos.

Renée. — Ne pleurez plus, votre étoile va vous revenir en effet. Nous verrons bientôt, à Paris, d'où il est reparti que tourné Ramon Novarro. Il s'intitule, je crois, *Le Chant du Nil*. Puisque vous aimez tant cet acteur, vous avez dû apprendre qu'il était venu il y a quelque temps à Paris, d'où il est reparti avec le sympathique chanteur de music-hall Jean Sablon. Ramon va-t-il devenir impresario et nous révéler le talent cinématographique d'un artiste de théâtre français? Ou Jean Sablon a-t-il simplement accompagné Novarro en ami? L'histoire seule nous le dira! IRIS.

Talk'art
maitre photographe

37 Elyées
découverte & lance les vedettes

BAL 28-56

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 13 au 19 Octobre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page ci-contre.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 20 au 26 Octobre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 27 Octobre au 2 Novembre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 3 au 9 Novembre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 10 au 16 Novembre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

SI VOUS ÉTIEZ METTEUR EN SCÈNE
BULLETIN DE RÉPONSE

L'ATLANTIDE..... Antinea _____, Saint-Avit _____, Morhange _____
 LA BATAILLE..... Marquise Yorisaka _____, Marquis Yorisaka _____
 LA CHATELAINE DU LIBAN. La Châtelaine _____, Capitaine Domèvre _____
 LA FEMME NUE..... Lolotte _____, Pierre Bernier _____, Comtesse de Chabran _____
 L'HOMME A L'HISPANO..... Stéphane _____, Dewalter _____
 JOCELYN..... Laurence _____, Jocelyn _____
 MADAME BOVARY..... Mme Bovary _____, Charles Bovary _____
 LE MAITRE DE FORGES..... Claire de Beaulieu _____, Maître de Forges _____
 MÉLO..... Romaine _____, Pierre _____, Marcel _____
 SAPHO..... Fanny Legrand _____

Nom _____
 Adresse _____

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS
acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission.)

PARIS

CYRANO-CINÉMA, 76, rue de la Roquette.
 COCORICO-CINÉMA, 128, boulevard de Belleville.
 CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Emile-Zola.
 CINÉMA JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel.
 DANTON-PALACE, 99, boulevard Saint-Germain.
 GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.
 MÉNIL-PALACE, 38, rue de Ménilmontant.
 MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
 PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.
 PYRÉNÉES-PALACE, 270, rue des Pyrénées.
 ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
 RÉGINA - AUBERT - PALACE, 155, rue de Rennes.
 CINÉMA FLORÉAL, 13, rue de Belleville.
 CINÉ PARMENTIER, 156, avenue Parmentier.
 PALACE-ITALIE, 190, avenue de Choisy.
 SECRÉTAN-PALACE, 55, rue de Meaux.
 MÉSANGE, 3, rue d'Arras, Paris (V*).

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
 BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
 BOIS-COLOMBES. — Excelsior-cinéma
 CHARENTON. — Eden-Cinéma.
 CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.
 ENGHEN. — Enghien-Cinéma.
 FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
 LES LILAS. — Magic-Cinéma.
 MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
 MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.
 PANTIN. — Pantin-Palace.
 SAINT-DENIS. — Pathé.
 SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
 SAINT-OUEN. — Alhambra.
 VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
 VINCENNES. — Eden. — Printania-Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
 ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.

ANTIBES. — Casino d'Antibes.
 ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
 BAYONNE. — La Féria.
 BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges.
 BESANÇON. — Central-Cinéma.
 BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
 BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
 BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
 BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
 BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
 CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
 CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.
 CAHORS. — Palais des Fêtes.
 CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.
 CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
 CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
 CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
 CHATEAUX-ROUX. — Cinéma Alhambra.
 CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
 CLERMONT-FERRAND. — Cinéma-Gergovia.
 DENAIN. — Cinéma Villard.
 DIJON. — Grand Taverne.
 GRASSE. — Casino municipal de Grasse.
 GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Select-Cinéma. — Royal-Pathé. — Modern-Cinéma.
 HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.
 JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
 LAON. — Kursaal-Cinéma.
 LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.
 LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
 LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.

MACON. — Salle Marivaux.
 MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.
 MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
 MONTREAU. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
 MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
 NANCY. — Olympia.
 NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.
 NIMES. — Eldorado.
 OYONNAX. — Casino-Théâtre.
 PÉRIGUEUX. — Cinéma-Palace.
 POITIERS. — Ciné Castille.
 PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
 REIMS. — Eden-Cinéma.
 ROANNE. — Salle Marivaux.
 ROCHEFORT. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.
 SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
 SAINT-MALO. — Casino municipal.
 SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
 SÈTE. — Trianon.
 STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
 TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
 TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trianon.
 TOURCOING. — Splendid.
 TROYES. — Royal-Croncels (jeudi).
 VALLAURIS. — Eden-Casino.
 VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
 CASABLANCA. — Eden.
 TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
 BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
 BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin.
 CONSTANTINOPEL. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
 GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.
 NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
 NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.



Ⓔ
558

MAURICE CHEVALIER

Reproduction d'une de nos photos 18x24 et d'une
de nos cartes postales Ciné-Magazine Sélection.

Ciné-Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Écran

Plus de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

Les 15 cartes.....	Franco.	10 fr.
Les 25 cartes.....	Franco.	15 fr.
Les 100 cartes.....	Franco.	50 fr.

PHOTOS BROMURE 18x24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet : CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8^e



FILM
PATHÉ-NATAN

2036

Ⓔ

FLORELLE